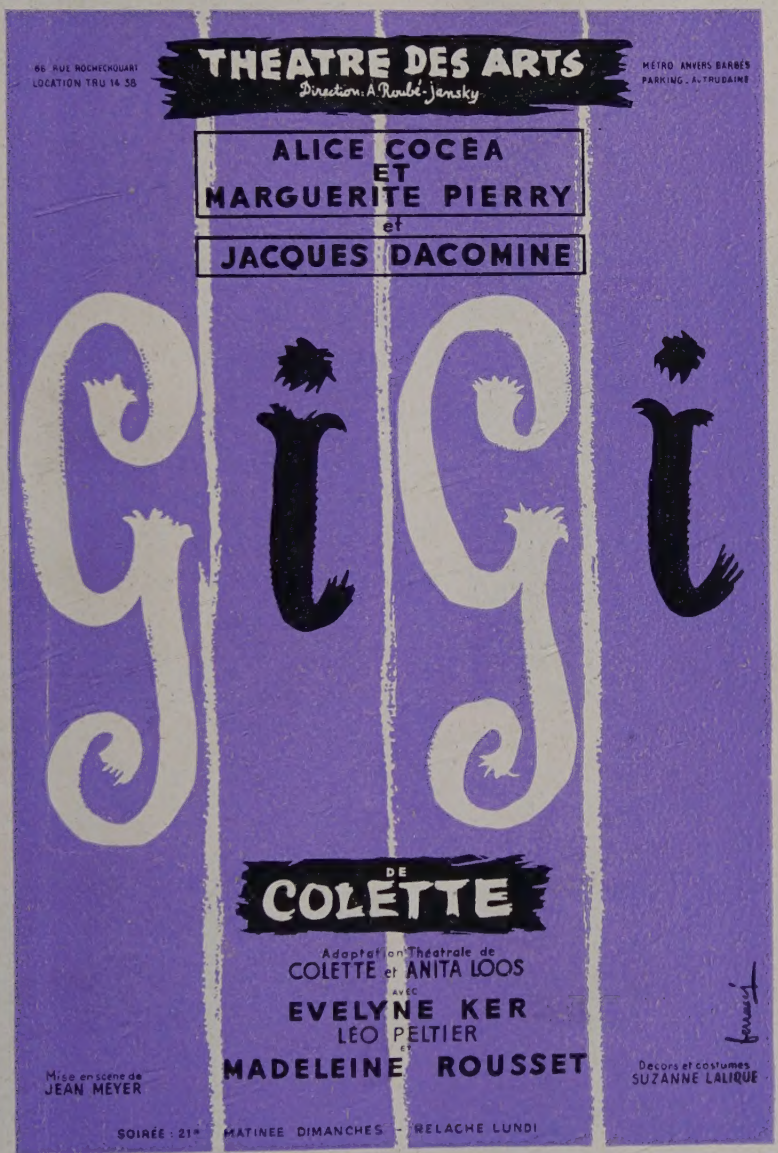
Illinois U Library

NUMÉRO 158

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE



Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Gigi Mme Alvarez

Mme Alvarez Gigi Andrée

Gigi Mme Alvarez Andrée

1 Mme ALVAREZ. — *Ta mère a pris des le*
de chant... Et regarde où ça l'a me
(ACTE I.)

2 ANDRÉE. — *Ça ne m'étonne pas de toi, C*
(ACTE I.)

3 ANDRÉE. — *Là... Debout, là, derrièr*
grenadier, ...tu ne vois pas ? (ACTE I.)

4 ALICIA. — *Oui. Tu t'ennuies chez*
Ennuie-toi un peu. Ce n'est pas mau
(ACTE I.)

5 GIGI, suffoquée de joie. — *Tante ! De ch*
de chez Bé... ? (ACTE I.)

Gigi Alicia

Gigi Alicia

GIGI

de COLETTE

Adaptation théâtrale
en 2 actes et 6 tableaux
de COLETTE et ANITA LOOS

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, le 24 février 1954 au THEATRE DES ARTS, dans des décors et costumes de SUZANNE LALIQUE, une mise en scène de JEAN MEYER et avec la distribution suivante :

(par ordre d'entrée en scène)

Gigi ..... *Evelyne KER*
Mme Alvarez ..... *Marguerite PIERRY*
Andrée ..... *Madeleine ROUSSET*
Gaston Lachaille ..... *Jacques DACQMINE*
Victor ..... *Léo PELTIER*
Alicia de Saint-Efflam ..... *Alice COCEA*

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1954 by COLETTE.

Supplément au N° 413 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

ACTE PREMIER

TABLEAU I

Ce que nous appellerions aujourd'hui le « living room » de Mme Alvarez, servant de salon et de salle à manger. Meubles confortables, mais fatigués.

Au lever du rideau, Gigi est au piano, faisant ses gammes. De la chambre à coucher, on entend la voix d'Andrée, faisant des vocalises qui, un peu plus tard, se changeront en passages de l'air des « Clochettes » de Lakmé.

La porte d'entrée est ouverte par Mme Alvarez une femme imposante ayant dépassé les soixante ans. Elle porte, par toutes espèces de temps, un imperméable mastic. Sur son bras, la poignée d'un cabas avec quelques provisions, entre autres un pain fantaisie.

Quoique née et élevée à Paris, Mme Alvarez a, depuis longtemps, adopté le nom espagnol d'un ancien amant et acquis une crémeuse pâleur espagnole.

Mme Alvarez, *entrant et regardant autour d'elle.* — Gilberte ! *(Aucune réponse. Criant plus fort :)* Gilberte ! *(Avec un ton de réprimande :)* Gigi !...

Gigi, *tressaillant et se retournant.* — Grand'mère ?

Mme Alvarez, *tout en enlevant son manteau.* — Tu ne m'entendais pas t'appeler ?

Gigi. — Non, grand'mère ! Avec le potin que fait maman !

De la cantonade viennent les sons étouffés de l'air des « Clochettes » de Lakmé.

Mme Alvarez. — Ta mère va se mettre en retard pour sa matinée.

Gigi. — C'est *Frasquita* qu'elle chante, aujourd'hui. Tu sais bien qu'elle n'est que du deux !

Mme Alvarez, *tendant ses paquets à Gigi.* — Porte ça à la cuisine. Rapporte-moi les carottes. *(Gigi va à la cuisine, tandis que Mme Alvarez porte son manteau et son chapeau à la patère. Ensuite elle descend et va prendre le fer à friser et du papier de soie sur la table devant le canapé.)* N'oublie pas que tu vas chez ta tante Alicia.

Gigi, *parlant de la cuisine.* — Je ne pourrais pas y aller que demain, grand'mère ?

Mme Alvarez, *allumant le réchaud à alcool.* — Manquer le rendez-vous avec ta tante ? Dépêche-toi, que je te roule tes papillotes. Tu m'entends, Gilberte ?

Gigi, *venant de la cuisine avec les carottes dans un morceau de journal et un couteau de cuisine, elle mâche une carotte.* — Et si allais sans papillotes ?

Elle met les carottes et le couteau sur table devant le canapé.

Mme Alvarez, *avec une modération me çante.* — Je ne pense pas que ce soit une ic à encourager. Mets-toi sur le banc de pi *(Gigi obéit et, pour s'asseoir sur le tabour il faut qu'elle plie ses longues jambes, ce fait remonter sa robe et montre jusqu'a genoux ses bas de fil à côtes.* Mme Alvar *regardant les jambes de Gigi :)* Quand regarde tes jambes de héron, je regrette de pas t'avoir fait travailler la danse.

Gigi. — Mais j'aurais bien voulu, gra mère ! Pourquoi ne m'as-tu pas fait prend de leçons ?

Mme Alvarez. — Ta mère a pris des leçc de chant... *(On entend la voix d'Andrée, s une note haute, qui s'interrompt d'une mani abrupte.)* Et regarde où ça l'a menée ! l'Opéra-Comique, et encore, dans les utilité

Andrée, maintenant, chante une phr de l'air des « Clochettes » de Lakm

Gigi. — Est-ce que tu crois que mam chantera dans un théâtre l'air des « C chettes » de *Lakmé*, grand'mère ?

Mme Alvarez. — Pas là où il y aura un pub pour l'entendre... Mais je ne vois pas de n à ce qu'elle garde ses illusions... Vois- Gigi, des leçons, ça peut donner à une fi l'idée de faire une carrière. Et une carriè pour une femme, c'est la fin de tout.

Gigi. — Et si elle devient célèbre ?

Mme Alvarez. — Par exemple ?

Gigi. — Ben, Polaire, ou Cléo de Mérode.

Mme Alvarez. — Tu crois que c'est le carrière qui les a rendues célèbres ?

Gigi. — Alors, c'était quoi ?

Mme Alvarez. — Peu importe !

Gigi. — Tu veux dire que le succès Polaire vient de ce qu'elle a un grand-d russe ? Et Cléo de Mérode, un roi ?

Mme Alvarez, *la corrigeant.* — On *Mademoiselle* Polaire, et *Mademoiselle* Mérode. Un peu de respect pour les personn qui le méritent, s'il te plaît.

Gigi. — Bien, grand'mère.

Mme Alvarez. — Et puis, je t'ai déjà d quand tu es assise sur un siège bas, tu d rapprocher tes genoux l'un de l'autre et plier ensemble soit à droite, soit à gauch pour éviter l'indécence.

GIGI. — Mais, grand'mère, j'ai un pantalon mon jupon de dessous.

Mme ALVAREZ. — Le pantalon est une chose, décence en est une autre. Tout est dans titude.

GIGI, *grognon.* — Je le sais, tante Alicia me assez répété.

Mme ALVAREZ. — Je n'ai pas besoin de ma ur pour t'inculquer les convenances élé- ntaires. Là-dessus, Dieu merci, j'en sais un plus qu'elle.

GIGI. — Ben alors, qu'on me fasse des jupes peu plus longues, que je ne sois pas tout temps pliée en Z dès que je m'asseois. Tu nprends, grand'mère, tout le temps, il faut je pense à mon ce-que-je-pense, avec mes es trop courtes.

Mme ALVAREZ, *très choquée.* — Silence ! Tu s pas honte d'appeler ça ton « ce-que-je- ıse ».

GIGI, *docile.* — Je ne demande pas mieux de lui donner un autre nom, moi !...

Mme ALVAREZ, *après une pause.* — Il n'y en a d'autre !

GIGI. — Mais, grand'mère, tout de même, arde, on me ferait mes jupes une main plus gues... Ou bien on me rajouterait un petit ant...

Mme ALVAREZ. — Un petit volant ! Voilà qui ait agréable à ta mère !

GIGI. — Elle n'aime pas les petits volants ?

Mme ALVAREZ. — Ce qu'elle n'aimerait pas, serait de se voir à la tête d'une grande ale qui paraîtrait au moins dix-huit ans. c sa carrière, raisonne un peu...

GIGI. — Oh ! Je raisonne... Puisque je ne s presque jamais avec maman, quelle ortance ç'aurait-il ? *(Entrée de la mère Gigi, Andrée, par la porte de la chambre oucher. Elle fredonne, en tâtant machina- ent ses amygdales sensibles. Andrée a nte-cinq ans. Elle a l'air fané et découragé. porte un peignoir délavé, sous lequel elle en chemise et jupon. Le reste de ses vête- nts entoure la chaise de salle à manger, qui à droite. Son chapeau est sur la cheminée. i, apercevant sa mère :)* Oh !

Mme ALVAREZ, *d'un ton excédé.* — Qu'est-ce il y a encore ?

GIGI, *s'adressant à Andrée.* — J'ai encore blié de t'apporter ton journal illustré, man !

ANDRÉE. — Ça ne m'étonne pas de toi, i !

Elle va à la cheminée et prend une pièce de monnaie dans sa bourse.

GIGI, *à Mme Alvarez.* — Je ne pourrais pas cendre jusqu'au kiosque, grand'mère, ache- la *Revue Théâtrale* pour maman ?

Mme ALVAREZ, *choquée.* — Avec tes illotes ? *(Se tournant vers Andrée :)* est-ce qu'il peut bien y avoir de si impor- dans ce magazine ?

ANDRÉE. — Il paraît qu'il y a ma photo- phie.

Elle donne la pièce à Gigi.

Mme ALVAREZ, *peu impressionnée.* — Ah, oui ?

ANDRÉE. — Et si on attend trop, le numéro sera épuisé.

Mme ALVAREZ, *sans enthousiasme.* — Dans ce cas... *(Mme Alvarez à Gigi :)* Allons, dépêche-toi... *(Gigi se lève et va vers la porte d'entrée.)* Je t'enlèverai tes papillotes à ton retour. *(Rappelant Gigi :)* Du même coup, prends-moi mon *Gil Blas !*

GIGI. — Entendu, grand'mère.

Elle sort.

ANDRÉE, *sans méchanceté.* — Toi, maman, avec tes journaux à scandale ! *(Elle a retiré son négligé, elle est en pantalon et corset. Elle met le pied sur le fauteuil à droite et commence à tirer ses bas et ses jarretières.)* Pauvre choute ! Je me demande ce qu'elle fera dans la vie. Elle est comme en retard. Moi, à son âge...

Mme ALVAREZ. — Ne te vante pas trop de ce que tu faisais à son âge. Si mes souvenirs sont exacts, à son âge, tu disais « zut ! » à M. Mennesson, tout minotier qu'il était, tout disposé qu'il était à te faire un sort, et tu t'en allais avec un petit professeur de solfège.

ANDRÉE. — Pauvre Georges ! Ce n'était pas un mauvais type, tu sais !

Elle se met en position pour que Mme Alvarez puisse l'aider à serrer son corset.

Mme ALVAREZ. — Ah ! tu trouves ?

Elle va vers Andrée, prend les lacets du corset et commence à les serrer.

ANDRÉE. — Il a offert de m'épouser.

Mme ALVAREZ. — C'est bien ce que je dis ! Si je n'avais pas été là pour t'épargner ce déshonneur ! *(Elle presse son genou contre Andrée pour serrer davantage le corset.)* Ne respire pas.

ANDRÉE. — Quoi, maman ?

Mme ALVAREZ. — Je te dis : ne respire pas... Est-ce qu'au moins, cette fois-ci, ils vont te distribuer un vrai rôle dans la nouvelle pièce ?

ANDRÉE, *amère.* — Je suis tranquille. Il n'y en aura que pour Tiphaine, tu penses bien. Ah ! là, là, comment est-ce que je supporte une vie pareille !

Mme ALVAREZ. — C'est celle que tu as choisie... Mais tu la supporterais mieux si tu avais quelqu'un. C'est la solitude qui te remonte dans les nerfs et qui te fait voir tout en noir... Tu es anormale.

ANDRÉE. — J'ai Jacques. Ce n'est pas quelqu'un ?

Mme ALVAREZ. — Si un employé aux Postes, tu appelles ça quelqu'un... c'est que nous ne nous entendons plus sur les mots.

ANDRÉE, *continuant à mettre ses vêtements.* — Il y a la retraite, tout de même...

Mme ALVAREZ. — Vraiment ? Alors tu penses le garder dans tes jupes jusqu'à sa retraite ?

ANDRÉE. — Ce n'est pas ma faute si je n'aime que lui, maman !

Mme ALVAREZ. — Ce n'est certainement pas la mienne !

ANDRÉE. — Oh ! Je le sais bien ce que tu penses ! Tu aurais voulu pour moi quelqu'un comme...

Mme ALVAREZ. — Comme qui ?

ANDRÉE. — Comme Tonton, par exemple...

Mme ALVAREZ. — « Tonton ». Laisse donc ces façons de parler à Gigi, qui n'est qu'une enfant. Et puis, rassure-toi, Gaston Lachaille n'en est tout de même pas aux artistes de l'Opéra-Comique. Rends-lui cette justice qu'il s'en est toujours tenu, comme doit le faire un célibataire de sa situation, un roi du sucre, aux grandes demi-mondaines.

ANDRÉE. — De belles vaches !

Mme ALVAREZ. — Mesure tes paroles, ma fille. D'appeler les choses et les personnes par leur nom, ça n'a jamais avancé à rien. Les maîtresses de Gaston ont de la branche ! Et songe au poids d'une telle fortune sur ses épaules.

ANDRÉE. — Plains-le, maman, pendant que tu y es ! Ce n'est pas pour réclamer, mais depuis le temps que nous connaissons Gaston, il ne t'a guère donné que sa confiance...

Mme ALVAREZ. — Il ne nous doit rien. Il passe pour un peu regardant, mais on ne l'a jamais vu se dérober à ses obligations règlementaires ; ses automobiles, son hôtel triste sur le parc Monceau, les « mois » de Liane d'Exelmans et ses bijoux d'anniversaire, le champagne et le baccara à Deauville l'été, à Monte-Carlo l'hiver. Il fait ce qu'il convient de faire.

ANDRÉE. — Sauf envers nous.

Mme ALVAREZ. — Nous avons toujours eu par lui du sucre pour nos confitures et pour mon curaçao, de temps en temps une volaille de ses fermes et des attentions pour la petite.

ANDRÉE. — Si tu es contente avec ça !

Mme ALVAREZ. — Parfaitement, je suis contente avec ça. D'autant plus que si je ne l'étais pas ça n'y changerait rien.

ANDRÉE. — En somme, pour nous, ce Gaston Lachaille qui vient si souvent te demander une camomille, et qui est si riche, c'est comme s'il ne l'était pas. Si nous étions dans le besoin, est-ce qu'il nous en tirerait seulement ?

Mme ALVAREZ, *la main sur le cœur.* — J'en suis convaincue. *(Après un silence :)* Mais j'aime mieux ne pas avoir à le lui demander.

Gigi rentre en gambadant, avec un numéro du Gil Blas *et une* Revue Théâtrale.

GIGI. — Voilà, maman.

Elle lui remet les journaux, va au buffet, prend un réglisse, tout en fredonnant un air.

ANDRÉE. — Merci, mon chou.

Elle va s'asseoir à l'autre bout du cana et se met à feuilleter le magazine.

Mme ALVAREZ, *allant vers le banc de pie avec un peigne, à Andrée.* — A la dernièr page.

ANDRÉE. — Quoi, maman ?

Mme ALVAREZ. — Je te dis : cherche da les petites photos de la dernière page. C'e une idée comme ça que j'ai ! *(A Gigi :)* Vien Gigi.

GIGI, *s'asseyant sur le banc de pied et pe dant que Mme Alvarez enlève ses papillote* — Grand'mère, si tu me faisais un cran d'o dulation sur le côté, pour changer ?

Mme ALVAREZ. — Il n'en est pas questio Des boucles à l'extrémité des cheveux, c'e le maximum d'excentricité pour une jeu fille de ton âge.

GIGI. — Mon âge ! Lydia Poret, elle l'a m âge, et ça n'a pas empêché le baron Ephraï de lui offrir un solitaire monté en bagu qu'elle montre à tout le monde au cours.

ANDRÉE, *levant la tête.* — Un solitaire ?

Mme ALVAREZ. — Une fille de quinze ans Je pense que sa mère est folle !

GIGI. — Mais, grand'mère, ce n'est pas faute, à Lydia, si le baron le lui a donné.

Mme ALVAREZ. — Silence ! Ce n'est pas baron que je blâme. Le baron sait ce qu'il à faire. Le simple bon sens exigeait que mère Poret mette la bague dans un coffre la banque, en attendant...

GIGI. — En attendant quoi, grand'mère ?

Mme ALVAREZ, *sibylline.* — Les événemen

GIGI. — Quels événements ?

Mme ALVAREZ. — Je me comprends...

GIGI. — Et si elle garde la bague à son doi il n'y aura pas d'événements ?

Mme ALVAREZ, *de même.* — Pas les même Le baron est un homme à se raviser. Mais s s'est bien déclaré, Mme Poret n'a qu'à retir sa fille du cours. Jusqu'à ce que tout ça so tiré au clair, tu me feras le plaisir de ne pl faire tes deux trajets avec cette petite Por A-t-on idée !

GIGI. — Mais si elle se marie, grand'mère

Mme ALVAREZ, *stupéfaite.* — Se marier Avec qui, se marier ?

GIGI. — Avec le baron ?

Mme ALVAREZ, *à Andrée, de même.* — l'entends, Andrée ?

ANDRÉE, *sans lever les yeux.* — J'entend Cette enfant tombe d'une autre planète !

Mme ALVAREZ, *regardant Andrée.* — Tu l' enfin trouvée, ta photo ?

ANDRÉE, *jetant le magazine sur la tab devant le canapé.* — Parfaitement, j'ai trouv

Mme ALVAREZ. — Fais voir.

ANDRÉE. — Ça représente le final du pr mier acte de *Si j'étais Roi...*

Mme ALVAREZ, *regardant le magazine.* — ne vois rien, moi...

ANDRÉE. — Là... Debout, là, derrière grenadier... tu ne vois pas ?

Mme ALVAREZ. — Ah ! ce petit bout d'orei

dépasse le cou de l'homme ? Eh ben, moi, j'avais été à ta place, ma fille, je te le ssais de côté un bon coup, cette grande ouille, et je me trouvais au beau milieu la photo.

NDRÉE, *amère.* — Facile à dire...

Elle lui prend le magazine des mains et le pose sur le canapé.

[me] ALVAREZ, *à Gigi.* — Et maintenant file, vas être en retard ! Est-ce que tu es lavée, moins ?

IGI. — La figure, oui, grand'mère.

[me] ALVAREZ. — La figure, tu peux à la ieur la remettre au lendemain, en cas d'urce et de voyage. Tandis que le soin du bas corps, c'est la dignité de la femme.

IGI, *elle se lève et se dirige vers la chambre oucher.* — Je mets mon manteau de tous jours ? C'est bien assez bon ?

[me] ALVAREZ. — A quoi saurait-on que c'est anche, alors ? Mets ton manteau uni et canotier bleu marine. Quand auras-tu le s de ce qui convient ?

Gigi disparaît dans la chambre à coucher.

NDRÉE, *la regardant sortir avec un certain ndrissement.* — Ce nez qu'elle a... Je me ande où elle a bien pu prendre cette petite fe !

[me] ALVAREZ. — Ma fille, si tu n'en sais , qui le saura ?

NDRÉE. — Je m'en vais, maman.

[me] A LVAREZ. — Je pense que tu vas rentrer ger quelque chose entre la matinée et la ée ? Je te garde un restant de cassoulet.

NDRÉE. — Je ne sais si j'aurai le temps, nan. Si, au moins, on avait le téléphone, je rrais te prévenir, maman. Maman, tu ne x pas qu'on le fasse mettre, le téléphone ?

[me] ALVAREZ. — C'est une dépense. Nous mes déjà très juste... Le téléphone n'est ment utile qu'aux hommes qui font de sses affaires et aux femmes qui ont quelque se à cacher. Tu changerais d'existence — t une supposition — Gigi entrerait dans ie... je serais la première à dire : « Mettons éléphone ». Mais nous n'en sommes pas malheureusement !

Elle soupire.

NDRÉE. — D'ailleurs, il est probable que angerai à la Crémerie Chaude.

Elle lui embrasse la joue.

[me] ALVAREZ. — Je ne te le conseille pas. t y est froid. *(Andrée sort. A Gigi :)* ! Qu'est-ce que tu peux bien faire là ans ?

IGI, *entrant.* — Voilà, grand'mère, je suis e.

Elle se tient debout, les jambes écartées.

[me] ALVAREZ. — Tu ne peux donc pas rasbler tes jambes ? Quand tu te tiens comme la Seine te passerait dessous. Tu n'as pas l'ombre de ventre et tu trouves moyen de le pousser en avant. Et gante-toi, je te prie !

Trois brusques coups de sonnette.

GIGI. — C'est Tonton ! C'est tonton Gaston ! *(Elle court dans le couloir et revient, accompagnée de Gaston Lachaille qu'elle tient par le bras. C'est un homme d'une trentaine d'années, extrêmement élégant, l'air un peu blasé.)* Tonton ! Tonton ! Tonton !

M[me] ALVAREZ. — Gaston, quelle bonne surprise !

GASTON. — Mamita !

M[me] ALVAREZ. — Comment se fait-il que vous ne soyez pas à Nice ?

GASTON. — Oh ! il est arrivé des choses...

GIGI. — Je sais ! Vous êtes fâché avec Liane.

M[me] ALVAREZ. — C'est vrai, ça, Gaston ?

GIGI, *compétente.* — C'était dans le *Gil Blas.*

M[me] ALVAREZ. — Non ?

Elle va vers le canapé et prend le Gil Blas.

GIGI. — Au cours supplémentaire, elles m'en ont toutes parlé, parce qu'elles savent que Tonton me connaît.

M[me] ALVAREZ, *avec blâme.* — Gigi ! Tu ne pourrais pas dire que c'est toi qui connais Tonton ?

GIGI. — Je trouve que ça fait tellement mieux ! Et vous savez, Tonton, au cours supplémentaire, on ne lui donne pas raison, à Liane.

GASTON, *acerbe.* — Faut-il que je la plaigne ?

GIGI, *indifférente.* — Si vous voulez. On dit qu'elle n'a pas le beau rôle.

M[me] ALVAREZ. — Gilberte ! *(Elle désigne le* Gil Blas *:)* Ah ! j'ai trouvé : « Une pilule amère pour un « Roi du sucre ». *(Gaston et M[me] Alvarez échangeant un regard.)* « Une secrète amertume se glisse dans le produit de la betterave ».

GASTON. — Je vous en prie, Mamita !

Elle continue à lire l'article pour elle-même.

GIGI, *se précipitant à la fenêtre pour regarder dehors.* — Quelle voiture vous avez, aujourd'hui, Tonton ? Oh ! c'est votre nouvelle de Dion-Bouton — quatre places — décapotable. Il paraît qu'on peut la conduire d'une seule main.

M[me] ALVAREZ. — Gilberte ! Dis au revoir à M. Lachaille et disparais ! On t'a assez entendue !

GIGI. — Quel dommage, Tonton, de vous quitter si vite. Grand'mère veut que j'aille voir tante Alicia. Sinon, on aurait fait une bonne partie de piquet.

GASTON. — Ce sera pour une autre fois.

GIGI. — C'est promis, hein ?... Au revoir, grand'mère.

Elle l'embrasse.

M[me] ALVAREZ. — Au revoir, chérie.

GIGI, *se dirigeant vers la sortie.* — Au revoir, Tonton !

GASTON. — Puisque tu vas chez tante Alicia, dis à mon chauffeur qu'il te conduise.

GIGI, *s'arrêtant net.* — Tonton !

GASTON. — Et n'oublie pas de me le renvoyer.

GIGI, *revenant vers Gaston et lui jetant ses bras autour du cou.* — Oh ! Tonton.

Mme ALVAREZ. — Vous la gâtez, Tonton !

GASTON. — Ce n'est rien !

GIGI. — Rien ? *(Se tournant vers Mme Alvarez :)* Rien, de voir la bobine de la concierge quand je monterai dans ce bolide ? *(A Gaston :)* Est-ce que je peux la garder assez longtemps pour que tante Alicia la voie ?

GASTON. — Bien sûr !

GIGI. — Oh ! Tonton.

Mme ALVAREZ. — Sauve-toi, Gigi !

GIGI. — J'y vas, j'y vas.

Elle sort.

Mme ALVAREZ, *se rapprochant de Gaston.* — Et maintenant, Gaston... Qu'est-ce qui s'est vraiment passé... avec...

GASTON. — Mamita ! Vous ne me feriez pas une camomille ?

Mme ALVAREZ. — Plutôt deux qu'une. Asseyez-vous, mon pauvre Gaston.

Elle va vers la cuisine. Le jour commence à baisser à travers la fenêtre.

GASTON. — Est-ce que vous pensez que Gigi m'en voudra si je lui mange quelques *agents de change* ?

Mme ALVAREZ, *depuis la cuisine.* — Bien sûr que non, c'est vous qui les lui avez donnés.

Mme Alvarez entre avec un plateau sur lequel il y a deux tasses de camomille et une théière, qu'elle pose sur le poêle.

GASTON. — Pourquoi la camomille qu'on me fait chez moi sent-elle toujours le vieux chrysanthème ?

Mme ALVAREZ. — Affaire de soin ! Vous me croirez si vous voulez, Gaston, bien des fois je cueille ma meilleure camomille à Paris même, dans des terrains vagues, une camomille toute petite, qui n'a pas d'aspect... Mais elle a un goût « exquis ». Mon Dieu ! Que votre complet est donc d'une belle étoffe. C'est distingué au possible, cette rayure fondue... Voilà une étoffe comme votre pauvre père les aimait. Mais il les portait, je dois dire, avec moins de chic que vous.

GASTON. — Voulez-vous m'expliquer, Mamita, pourquoi il n'y a que dans ce vieux fauteuil que je me sente vraiment bien ?

Mme ALVAREZ. — C'est votre plaisir de pauvre, Gaston. Ici, seulement, vous rencontrez trois créatures féminines qui ne vous réclament jamais ni perles, ni solitaires, ni chinchillas. Ça vous repose.

GASTON. — C'est peut-être ça ! *(Un silence.)* Tout va bien dans la famille ? Quelles nouvelles de tante Alicia ?

Mme ALVAREZ. — Ma sœur, vous savez, elle est toujours la même. Très fermée, très en dessous. Elle dit qu'elle aime mieux vivre sur un beau passé que sur un vilain présent. *(Elle s'asseoit dans le fauteuil.)* Son roi d'Espagne, son Milan de Monténégro, son Khédive des rajahs par paquets de six !... A l'en croire !

GASTON. — Si j'en crois ce que mon père m'a raconté, elle les a réellement eus !

Mme ALVAREZ. — Elle est gentille avec Gigi. Elle la trouve comme de juste un peu en retard et elle la fait travailler. Ainsi, la semaine passée, elle lui a appris à manger d'une manière impeccable le homard à l'américaine.

GASTON. — Pourquoi faire ?

Mme ALVAREZ. — Alicia dit que c'est excessivement utile. Elle dit que les trois pierres d'achoppement dans une éducation, c'est le homard à l'américaine, l'œuf à la coque et les asperges. Elle dit que le manque d'élégance en mangeant a brouillé bien des ménages.

GASTON, *rêveur.* — Ça s'est vu !... Ça s'est vu !...

Mme ALVAREZ. — Oh ! Alicia n'est jamais bête... Et elle a connu tant de monde...

GASTON. — Vous aussi, Mamita, vous avez de belles relations.

Mme ALVAREZ. — Eh ! oui, Gaston. Et quoi qu'elle dise Alicia n'a jamais eu quelqu'un d'aussi distingué que M. Alvarez. Il a été le grand amour de ma vie, Gaston. C'était un saint. Et s'il n'était pas mort si subitement sans avoir eu le temps de faire un testament j'aurais, moi aussi, une belle maison comme Alicia, des bagues, des chinchillas... Ou c'était un saint... *(Avec coquetterie :)* avec un démon pour maîtresse.

GASTON. — Vous vous calomniez, Mamita.

Mme ALVAREZ. — Quand señor Alvarez est mort, quelque chose m'a poussée à prendre son nom. *(Prenant une attitude recueillie :)* Et même, c'est à partir de ce moment que j'ai vraiment commencé à avoir l'air d'une Espagnole. *(Orgueilleuse :)* Le teint. La carnation. La pâleur inimitable.

GASTON, *se tournant lentement pour la regarder.* — Oui. Cette couleur de beurre.

Mme ALVAREZ, *dans un cri d'indignation.* — De beurre !... Dites d'ivoire.

GASTON, *indifférent.* — D'ivoire, c'est ça que je voulais dire.

Mme ALVAREZ. — Bien sûr, mes cheveux très noirs y sont pour beaucoup. Une poudre un peu trop blanche, un rouge à lèvres très rouge, et ça suffit.

GASTON. — Et vous n'avez plus eu qu'à ajouter le prénom d'Inès.

Mme ALVAREZ, *regardant la pendule sur la cheminée.* — Deux minutes !... L'infusion est faite. *(Donnant à Gaston sa tasse de camomille :)* Alors, mon pauvre Gaston, c'est donc

ien vrai, cette brouille ? D'un sens, pour ous, c'est peut-être mieux, mais d'un autre ens je conçois que vous en ayez de l'ennui. st-ce que vous êtes positivement dans la eine ?

GASTON. — A proprement parler, je ne suis as dans la peine, je suis plutôt dans l'emm...

Mme ALVAREZ. — Si je ne suis pas indis- rète, comment ça vous est-il arrivé ?

GASTON. — Oh ! la même chose à peu près ue les autres fois ! Elle a attendu son cadeau 'anniversaire et puis elle s'est trottée ! Mais aissons ça, Mamita, vous voulez bien ? On 'a fait des plaisanteries là-dessus, toute la ournée. Et le plus triste est que la plupart e ces plaisanteries étaient drôles.

Mme ALVAREZ. — Mon pauvre ami ! Quand je ense que vous n'aviez pas vingt ans que j'in- ervenais dans votre grande dispute avec Iaryse Chouquet...

GASTON. — Vous croyez que c'était Iaryse ?... Ce n'était pas plutôt ?...

Mme ALVAREZ. — Si, si, c'était Maryse. La arce...

GASTON. — Vous la détestiez, n'est-ce pas ?

Mme ALVAREZ, *naturelle*. — Moi ? non, pas lus que ça...

GASTON, *incertain*. — Mais alors, pourquoi...

Mme ALVAREZ. — Pourquoi je vous l'ai amenée ? A ce moment-là, on ne pouvait que ous la rendre, vous ne vouliez qu'elle... Je 'aurais pas fait mieux pour mon propre fils...

GASTON, *attendri*. — Chère Mamita ! Est-ce u'ici, ce n'est pas l'unique endroit où je peux ne détendre, oublier mon argent, oublier que 'ai surpris Liane dans un lit avec... avec...

L'émotion le suffoque un moment.

Mme ALVAREZ, *se levant pour le consoler et llant vers lui*. — Mon pauvre Gaston... Reprenez donc un peu de camomille... La amomille verse l'oubli...

Les lumières baissent lentement.

RIDEAU

TABLEAU II

Chez tante Alicia. Un boudoir fort élégant, n peu surchargé, dans le petit hôtel particulier l'Alicia. Au lever du rideau, le maître d'hôtel l'Alicia, Victor, introduit Gigi en même temps u'il porte sur un plateau un verre d'eau et n tube à comprimés.

GIGI. — Vous avez dû être bien épaté, Victor, en me voyant arriver dans cette auto- nobile !

VICTOR. — Mademoiselle peut le dire !

GIGI. — Et qu'est-ce que vous avez pensé, Victor ?

VICTOR. — Je me suis dit : « Il n'y a plus u'une chose à faire pour Mlle Gilberte et c'est... »

GIGI. — C'est quoi ?

VICTOR. — « D'arriver en ballon ! »

GIGI. — Il faut que je la regarde encore une fois.

Elle court à la fenêtre et siffle le chauffeur en bas, qui lui répond par un coup de trompe, pendant que Victor met le plateau sur une petite table. Ceci est interrompu par l'entrée de tante Alicia. Elle est délicate comme un Saxe, mais avec une santé robuste qu'elle dissimule sous des airs de fragilité. Elle porte une exquise robe d'intérieur en mousseline rose et a la tête couverte d'un fichu en dentelle crème. Elle se dirige vers la fenêtre.

ALICIA. — Gilberte !

GIGI, *se retournant brusquement*. — Ah ! bonjour, tante Alicia. *(Elle va vers Alicia et incline le front qu'Alicia embrasse.)* Tu as la migraine, tante Alicia ?

ALICIA. — Je ne sais pas encore.

GIGI. — Moi, je sais toujours quand tu as la migraine, c'est quand tu portes ce machin en dentelle sur les cheveux.

ALICIA. — Ce « machin en dentelle », Gilberte, s'appelait autrefois une fanchon, quand il était porté par une reine de France.

Gigi laisse échapper un sifflement d'admiration pendant que Victor sert à Alicia le verre d'eau et un cachet. Alicia donne à Gigi un regard désapprobateur et Victor essaie de mettre Gigi en garde, d'un coup d'œil rapide qu'Alicia surprend, mais elle continue à prendre son cachet et son eau.

VICTOR. — Madame n'a plus besoin de moi ?

ALICIA. — Non, merci, Victor.

Victor sort.

GIGI. — Si tu te décides pour ta migraine, tante Alicia, peut-être que tu n'auras pas envie de me donner ma leçon ?

ALICIA. — Tu as raison, ma chère. En passant, tu n'as qu'à prendre, à la cuisine, un gâteau que j'ai fait faire pour vous autres.

GIGI. — Oh ! merci, tante Alicia.

Elle court vers la porte.

ALICIA. — Repose-toi cinq minutes...

GIGI, *déjà à la porte*. — Oh ! je ne suis pas fatiguée ! *(Essayant de prendre l'air naturel :)* Je suis venue dans une automobile.

ALICIA. — Dans une automobile ?

GIGI. — Oui, dans le landaulet de Dion-Bouton - 4 - places - décapotable de Tonton ! Pendant que Tonton est à la maison avec Grand'mère. *(Elle court à la fenêtre.)* Regarde, tante !

ALICIA, *la suivant à la fenêtre*. — Gaston Lachaille est à Paris ? Et la fête des fleurs de Nice, qu'est-ce qu'il en fait, Lachaille ?

GIGI. — Il n'y va pas. Il a rompu avec Liane d'Exelmans. *(Elle se penche à la fenêtre et appelle :)* Oh, oh ! Albert !

Un coup de trompe lui répond.

ALICIA. — Il a quoi dis-tu ?

GIGI, *se tournant vers Alicia.* — Il a rompu avec Liane. *(Elle se penche de nouveau à la fenêtre et appelle :)* Eh ! Albert. Ne partez pas tout de suite, je retourne avec vous...

Deux coups de trompe lui répondent.

ALICIA, *tirant Gigi de la fenêtre.* — Gilberte !... Gilberte, ma chère, depuis quand donne-t-on ses ordres à un domestique par la fenêtre d'un deuxième étage ?

GIGI. — Pardon, tante Alicia... Oh ! tante, si tu m'avais vue dans le teuf-teuf de Tonton, je faisais une tête de martyre, comme ça... *(Pour avoir l'air blasé, elle imite une femme élégante se balançant avec le mouvement de la voiture.)* Mais, du coin de l'œil, je voyais les gens qui me regardaient et, à la hauteur du Trocadéro, un homme très chic m'a saluée en levant son chapeau haut de forme. *(Avançant la tête pour un baiser rapide :)* Au revoir, tante... Oh ! tante, tu iras à la fenêtre pour me voir partir ?

Elle s'élance vers la porte.

ALICIA. — Gilberte ! Attends donc une minute ! Tu n'es pas si pressée !

GIGI. — Mais...

ALICIA. — Je te dis de t'asseoir. *(Gigi hésite.)* Assieds-toi *(Gigi s'exécute. Alicia se rapproche d'elle.)* Tu disais que M. Lachaille et Liane se sont séparés ?

GIGI, *compétente.* — Et comment !

ALICIA. — Ç'a l'air de te faire quelque chose ?...

GIGI. — Bien sûr, tante, ça m'ennuie... Si Tonton se remet avec une dame, il ne viendra plus jouer au piquet à la maison, ni boire de la camomille, au moins pendant quelque temps.

ALICIA. — C'est un point de vue, évidemment... Et qu'est-ce que tu sais, au juste, de cette rupture ?

GIGI. — Eh bien !... *(Se rendant compte de ce qu'elle allait répondre :)* Je sais que je ne dois pas répéter de potins.

ALICIA. — Pour une fois, je t'en donne la permission.

GIGI, *rapprochant un peu sa chaise d'Alicia et prenant l'attitude du papotage.* — Eh bien ! voilà... Une de mes camarades — Lydia Poret — a une mère qui passe son temps à patiner au Palais de Glace. C'est là qu'on lui a tout raconté. Liane a attendu son cadeau d'anniversaire, et puis elle s'est carapattée.

ALICIA. — Après son cadeau d'anniversaire, ce n'est pas délicat. Elle s'est cara... ? On ne dit pas carapattée, Gilberte, même d'une personne dont la conduite laisse à désirer.

Gigi rapproche encore un peu sa chaise.

GIGI. — Et alors elle a été assez bête pour aller se fourrer dans un coin de Normandie tellement petit... que ça n'a pas été sorcier pour Tonton de découvrir qu'il n'y avait que deux chambres à l'auberge, l'une pour Liane, l'autre pour Sandomir, qui est professeur de patinage au Palais de Glace.

ALICIA. — Sandomir ? *(Intriguée :)* Attends donc... Ce n'est pas celui qui fait valser Polaire au Five o'clock ?... Ma foi ! C'est un bel homme !

GIGI, *intéressée.* — Si beau que ça ? Quel genre, tante ?

ALICIA. — Mauvais genre... Et saurais-tu, par hasard, ce que Liane avait eu comme cadeau d'anniversaire ?

GIGI. — Un rang.

ALICIA, *avec dédain.* — C'est tout ?

GIGI. — C'est tout. Mais ce qui s'appelle un rang !

ALICIA. — Et comment peux-tu savoir ce que c'est qu'un *rang* ?

GIGI, *péremptoire.* — Trente-sept.

ALICIA. — Perles ?

GIGI. — Bien sûr !

ALICIA, *respectueuse.* — Je vois. Il s'est fendu.

Silence.

GIGI. — Oh ! Il paraît que Tonton a d'abord essayé de lui refiler un rang de toutes petites perles. Elle a fait semblant de croire que c'était pour sa petite sœur en ajoutant que, pour elle-même, elle préférait accompagner Tonton chez le bijoutier.

ALICIA. — Ce grand candélabre sait se conduire, quand elle le veut bien.

GIGI, *en se levant.* — Alors, au revoir, tante, à la semaine prochaine.

ALICIA. — Au revoir, Gilberte ! Rentre tout droit à la maison, pas ?

GIGI. — Bien sûr, Tonton m'attend pour un piquet.

ALICIA. — Ah ? Tonton sera encore là ?

GIGI. — Puisque c'est moi qui ai sa voiture, tante.

ALICIA, *à qui germe une idée.* — Gilberte ! Quitte un peu ton manteau. *(Comme Gigi obéit à regret, elle l'inspecte avec désapprobation.)* Qu'est-ce que c'est que cette robe ?

GIGI. — Une à maman, qu'on m'a refaite.

ALICIA. — La plus refaite des deux... Dans une robe pareille, tu ne devrais pas jouer au piquet, fût-ce avec ta grand'mère !

GIGI. — Oh ! Tonton me l'a vue des tas de fois.

Elle fait un nouvel effort pour partir.

ALICIA. — Tant pis !

GIGI. — Il faut que je revienne dimanche prochain, n'est-ce pas, tante Alicia ?

ALICIA. — Ne sois donc pas si pressée ! Au fond, j'ai tort de négliger tes leçons, que j'aie la migraine ou non... Tu es tellement en train de devenir une jeune fille, il n'y a peut-être pas un moment à perdre... *(Avec décision :)* Enlève ton canotier, Gilberte, tu vas rester déjeuner avec moi.

GIGI, *résignée.* — Bien, tante. Mais alors, il va falloir que je renvoie l'automobile.

Elle se dirige vers la fenêtre pour appeler.

ALICIA. — Laisse donc cette fenêtre ! Victor nverra la voiture. *(Se dirigeant vers la rte :)* Attends-moi une minute, le temps que ille prendre ce qu'il faut pour ta leçon. Ça être aujourd'hui une leçon de toute pre-ière importance.

Gigi reste seule et se livre à quelques gestes d'impatience, entre autres à celui de donner des coups de pieds dans la chaise longue.

VICTOR, *entrant à ce moment.* — Moi non us, mademoiselle, je n'ai jamais aimé cette aise longue.

GIGI, *sautant sur un pied et tenant l'autre quel elle vient de cogner.* — Ce n'est pas le oment de plaisanter, Victor. Je voudrais, est-à-dire, ELLE voudrait que vous renvoyiez utomobile de M. Lachaille.

Alicia rentre avec un coffret à bijoux.

VICTOR. — Très bien, mademoiselle.

ALICIA, — Ah ! Victor !

VICTOR. — Madame ?

ALICIA. — Je garde Mademoiselle à déjeuner. is pas avant une demi-heure, quand je lui rai donné sa leçon.

VICTOR. — Très bien, madame.

Il ramasse à terre le manteau et le canotier de Gigi et sort.

ALICIA. — Quel âge as-tu, Gilberte ?

GIGI. — Le même que l'autre jour, tante, ze ans.

ALICIA. — Dis-moi un peu... Qui as-tu mme amies ?

GIGI. — Personne, tante. Grand'mère ne me rmet même pas d'aller goûter chez les rents de mes camarades de cours.

ALICIA. — Elle a raison, pour une fois... hors, tu n'as personne dans tes jupes ?

GIGI. — Dans mes jupes ?

ALICIA. — Pas de surnuméraire à serviette us le bras ? Pas de collégien ? Pas homme mûr ? Je te préviens que si tu mens le saurai.

GIGI. — Mais non, tante, personne. Est-ce on t'a parlé de moi en mal ? Je suis tou-rs seule. Et pourquoi grand'mère m'em-che-t-elle d'accepter des invitations ?

ALICIA. — Elle a encore raison. Tu ne serais vitée que par des gens ordinaires, c'est-à-dire utiles.

GIGI. — Nous ne sommes pas des gens ordi-ires, nous ?

ALICIA. — Non.

GIGI. — Qu'est-ce qu'ils ont de moins que us, les gens ordinaires ?

ALICIA. — Ils ont la tête faible et le corps vergondé. En outre, ils sont mariés. Mais je crois pas que tu comprennes.

GIGI. — Si, tante, je comprends que nous us ne nous marions pas.

ALICIA. — Le mariage ne nous est pas interdit. Au lieu de se marier « déjà », il arrive qu'on se marie «enfin ».

GIGI. — Mais est-ce que ça m'empêche de fréquenter des jeunes filles de mon âge ?

ALICIA. — Oui. Tu t'ennuies chez toi ? Ennuie-toi un peu. Ce n'est pas mauvais. L'ennui aide aux décisions. Qu'est-ce que c'est ? Une larme ! Une larme de petite sotte qui n'est pas en avance pour son âge ! Et maintenant, au travail !

Elle ouvre la boîte à bijoux.

GIGI, *éblouie.* — Oh !... Tante.

ALICIA. — Tu n'aurais jamais imaginé que j'aie tant de bijoux, je parie ?

GIGI. — Je n'aurais pas imaginé qu'il en existait autant dans tout Paris.

ALICIA, *prenant une bague dans le coffre et la tenant en l'air.* — Qu'est-ce que c'est que ça, Gigi ?

GIGI, *hésitant un moment.* — Un diamant navette.

ALICIA. — On dit : un brillant navette. Et ça ?

GIGI, *après avoir réfléchi.* — Une topaze.

ALICIA. — Une topaze ! J'ai enduré bien des humiliations, mais celle-là dépasse tout. Une topaze parmi mes bijoux ! Pourquoi pas une aigue-marine ou un péridot ? C'est un brillant jonquille, petite dinde, et tu n'en verras pas souvent de pareils. Et ça ?

GIGI. — Oh, ça, c'est une émeraude... Oh ! c'est beau.

ALICIA, *poétique soudain.* — Tu vois, ce feu presque bleu qui court au fond de la lumière verte... Seules les plus belles émeraudes contiennent ce miracle de bleu insaisissable...

GIGI. — Qui te l'a donnée, tante ?

ALICIA, *simplement.* — Un roi.

GIGI. — Un grand roi ?

ALICIA. — Non, un petit. Les grands rois ne donnent pas de très belles pierres.

GIGI. — Pourquoi ?

ALICIA. — Si tu veux mon opinion, c'est parce qu'ils n'aiment pas ça. Entre nous, les petits non plus.

GIGI. — Alors, qui donne les très belles pierres ?

ALICIA. — Qui ? Les timides. Les orgueilleux aussi. Les mufles, parce qu'ils croient qu'en donnant un bijou monstre ils font preuve de bonne éducation. Quelquefois une femme, pour humilier un homme. Ne porte pas de bijoux de second ordre, attends que viennent ceux de premier ordre.

GIGI. — Et s'ils ne viennent pas ?

ALICIA. — Tant pis ! Plutôt qu'un mauvais diamant de trois mille francs, porte une bague de cent sous. Dans ce cas-là, tu dis : « C'est un souvenir, je ne le quitte ni jour ni nuit. » Ne porte jamais de bijoux artistiques. Ça déconsidère complètement une femme.

GIGI. — C'est quoi, un bijou artistique ?

ALICIA. — Ça dépend. C'est une sirène en or avec des yeux en chrysoprase. C'est un

scarabée égyptien. Une grosse améthyste gravée. Un bracelet pas très lourd, mais dont on dit qu'*il* est ciselé de main de maître. Une lyre, une étoile montée en broche. Une tortue incrustée. Enfin, des horreurs. Ne porte pas de perles baroques, même en épingle à chapeaux. Garde-toi aussi du bijou de famille.

GIGI. — Grand'mère a pourtant un beau camée en médaillon.

ALICIA. — Il n'y a pas de beau camée. Il y a la pierre précieuse et la perle. Il y a le brillant blanc, jonquille, bleuté ou rose. Il y a le rubis... quand on est sûr de lui. Le saphir, quand il est de Kashmeere, l'émeraude, pourvu qu'elle n'ait pas, Dieu sait quoi, dans son eau d'un peu clair, d'un peu jaunasse...

GIGI. — Tante, j'aime bien aussi les opales.

ALICIA. — Désolée, mais tu n'en porteras pas. Je m'y oppose.

GIGI. — Oh ! Toi aussi, tu le crois, tante, qu'elles attirent la mauvaise chance ?

ALICIA. — Pourquoi donc pas ?... Petite bête, il faut avoir l'air d'y croire. Crois aux opales, crois... voyons..., qu'est-ce que je pourrais bien t'indiquer... aux turquoises qui meurent, au mauvais œil...

GIGI. — Mais ce sont des... des superstitions !

ALICIA. — Bien sûr, ma fille. On appelle ça aussi des faiblesses. Un joli lot de faiblesses et la peur des araignées, c'est notre bagage indispensable auprès des hommes.

GIGI. — Pourquoi, tante ?

ALICIA. — Parce que neuf hommes sur dix sont superstitieux, dix-neuf sur vingt croient au mauvais œil, et quatre-vingt-dix-huit sur cent ont peur des araignées. Ils nous pardonnent... beaucoup de choses, mais non pas d'être libres de ce qui les inquiète.

GIGI. — Jamais je ne me rappellerai tout ça.

ALICIA. — L'important, ce n'est pas que tu te le rappelles, mais que moi, je le sache !

GIGI. — Tante, qu'est-ce que c'est qu'une garniture de bureau en... en malachite ?

ALICIA. — Toujours une calamité... Mais qui, mon Dieu, t'apprend des mots pareils ?

GIGI. — La liste des cadeaux des grands mariages, tante, dans les journaux.

ALICIA. — Jolie lecture ! Enfin, tu peux toujours y apprendre quels sont les cadeaux qu'il faut ni faire ni recevoir. *(Se levant :)* Lève-toi un peu... *(Elle lève la tête de Gigi à la lumière.)* Belle mâchoire, ma fille ! *(Tout en parlant, elle touche, ça et là, d'un ongle aigu, le jeune visage, à hauteur du sien. Elle soulève une lèvre fendillée, vérifie l'émail sans tache des dents.)* Avec des dents pareilles, j'aurais mangé Paris et l'étranger. Il est vrai que j'en ai mangé un joli morceau. Qu'est-ce que tu as là ? Un petit bouton ? Tu ne dois pas avoir un petit bouton, près du nez. Et là ? Tu t'es pincé un point noir ? Tu ne dois ni avoir ni pincer un point noir. Je te donnerai de mon eau astringente. *(Elle se recule un peu.)* Fais attention à ce que je te dis. Tu peux plaire. Tu as un petit nez impossible, une bouche sans style, les pommettes un peu moujikes...

GIGI, *désolée.* — Oh ! tante.

ALICIA. — ...Mais tu as de quoi t'en tirer avec les yeux, les cils, les dents et les cheveux, si tu n'est pas complètement idiote. Et pour le corps... *(Elle coiffe de ses paumes et conque la gorge de Gigi et sourit.)* Projet, mais quel joli projet, bien attaché... Ne mange pas trop d'amandes, ça alourdit les seins. Mais voilà, auras-tu du goût ? Quand tu penses à te faire belle, comment te vois-tu ?

GIGI, *avec enthousiasme.* — Oh ! mais je sais très bien ce qui m'irait, tante. J'ai vu une robe... Oh ! une robe créée pour Mme Lucie Gérard. Des centaines de petits plis en mousseline de soie gris-perle, du haut en bas...

ALICIA. — Explique-toi sans geste. Dès que tu gesticules, tu fais commun.

GIGI. — ... Et puis une robe de drap bleu lavande, sur un fond de velours noir. Le dessin découpé fait comme une queue de paon sur la traîne.

Geste pour désigner la queue du paon.

ALICIA. — Assez ! Assez ! Je vois que tu aurais des tendances à t'habiller comme les grandes coquettes du Français... Et ne prends pas ça comme un compliment... Bon. Eh bien, je vais faire quelque chose pour toi, tout de même... Je te donnerai un mot pour une première de chez Bechoff David, une ancienne camarade qui n'a pas réussi. Ta garde-robe va changer... Qui ne risque rien n'a rien.

GIGI, *suffoquée de joie.* — Tante ! De chez de chez Bé...

ALICIA. — ... choff David. Mais je croyais que tu n'étais pas coquette ?

GIGI. — Tante, je ne suis pas coquette pour les robes qu'on me fait à la maison.

ALICIA, *pliant la note qu'elle vient d'écrire* — Je comprends ça.

GIGI, *elle met les bras autour du cou d'Alicia.* — Oh ! merci, tante, merci, merci

ALICIA. — Doucement, ma fille, doucement. Tu me décoiffes... Entrez...

VICTOR, *entrant.* — Madame est servie.

ALICIA, *se levant et prenant le coffret à bijoux.* — Nous descendons tout de suite.

Elle sort.

GIGI, *à Victor.* — Qu'est-ce que je dois apprendre à manger, aujourd'hui, Victor ?

VICTOR. — Il y a des œufs pour commencer

GIGI. — C'est des œufs compliqués ?

VICTOR. — Ce sont des œufs brouillés mademoiselle. Un jeu d'enfants. Ensuite, il y a des ortolans.

GIGI. — Ces pauvres petites bêtes ?

VICTOR. — Ça aussi, mademoiselle, c'est beaucoup moins difficile qu'on ne le croit. Vous les coupez en deux, comme ça, d'un coup de couteau bien sec. Surtout, faites pas grincer la lame sur l'assiette. Elle ne sera

as contente. Et puis, vous mettez chaque
noitié toute entière dans la bouche.

GIGI. — Avec les os ?

VICTOR. — Les os et tout.

GIGI. — Oh ! mon Dieu.

VICTOR. — Les os ne comptent pas dans
ortolan, mademoiselle.

GIGI. — Possible, mais vous connaissez ma
ante, il va falloir que je réponde à ses
uestions sans m'arrêter de manger et pour-
ant sans parler la bouche pleine... Comme
a !

ALICIA, *entrant.* — Je pensais vous avoir
it, Victor, que nous descendions.

VICTOR. — Oui, madame.

Il sort par la droite.

ALICIA, *à Gigi.* — Ah, et puis fais-moi
enser, après le déjeuner, à t'apprendre à
hoisir les cigares.

GIGI. — Pourquoi ?

ALICIA. — Parce que... *(Elle lui tapote la
oue.)* Je ne fais rien sans raison. Si je m'oc-
upe de toi, il faut que je m'occupe de tout !

GIGI, *effrayée et s'arrêtant net.* — Tante !
l va falloir que je fume un cigare ?

ALICIA. — Mais non ! Seulement, quand une
emme connaît les préférences d'un homme,
igares compris, quand un homme sait ce qui
laît à une femme, ils sont bien armés, l'un
ontre l'autre.

GIGI, *d'un air fin.* — Et ils se battent ?

ALICIA. — Comment, ils se battent ? Ah !
e n'est décidément pas toi qui as inventé la
lace à trois faces. Fais attention. Tu marches
omme un grenadier. Et ne traîne pas les
ieds... Mais regarde donc où tu marches.
loins raide, lève la tête... *(Jeux de scène.)*
'ne femme doit flotter comme un cygne...
aisse les bras, mon enfant, lève la tête. Plus
ouple... Là, ça va déjà mieux.

Sortie pleine de grâce.

RIDEAU

TABLEAU III

*Chez Mme Alvarez. Vers cinq heures, le même
our. Gaston est toujours avec Mme Alvarez. Sur
a table, les restes d'un repas froid. Gaston, qui
n est aux confidences, marche de long en
arge, tandis que Mme Alvarez, assise sur le
anapé, tricote en écoutant.*

GASTON. — Et voilà toute l'histoire, Mamita !
u'est-ce qu'il leur faut donc, à toutes ces
emmes, pour qu'elles soient un peu fidèles ?

Mme ALVAREZ. — Oui, c'est bien déroutant.
lais il ne faudrait pas croire que c'a beau-
oup changé depuis autrefois.

GASTON. — Et pourtant, Mamita, je n'ai
amais été regardant. N'empêche qu'il faut
out le temps que je sois sur l'œil. Des fois,
ai l'impression d'avoir, pour compagnes de
lit, de simples voleuses. Je surveille mes
perles de chemise... *(Prenant de sa poche un
étui à cigarettes en or massif clouté de pier-
reries :)* mon étui à cigarettes et même ma
pelisse doublée de zibeline.

Mme ALVAREZ. — Et dire que les gens s'ima-
ginent que les riches n'ont pas de soucis !

GASTON. — Pas de soucis ? Le seul argent
que j'aie dépensé sans croire qu'on me possé-
dait, c'est pour des œuvres... Mais vous auriez
tort de croire que je me laisse estamper.

Mme ALVAREZ. — Je n'en crois rien non plus.

GASTON. — Tenez, quand j'ai acheté mon
yacht, je savais très bien que le roi de Bulgarie
en avait envie. Trois mois après, je le lui
revendais avec un gros profit. C'est comme
quand j'ai acheté ce journal... Oui, il ne m'est
jamais bien difficile de gagner de l'argent.
Seulement, après cela, il s'agit de le garer des
personnes trop entreprenantes.

Mme ALVAREZ. — Ce n'est pas une vie, ça,
Gaston !

GASTON. — N'est-ce pas ?... Quand je me
regarde dans la glace, le matin, savez-vous ce
que je me dis, Mamita ?

Mme ALVAREZ. — « Beau gosse, ma foi ! »

GASTON. — Non. Je me dis que, pendant ce
temps-là, il y a toujours un homme dans Paris
qui jouit à l'œil de toutes les faveurs que moi
je paie, argent sur table.

Mme ALVAREZ. — Et un simple professeur de
patinage encore !

GASTON. — Oui, je n'y comprends rien,
d'autant plus que je suis un excellent patineur
moi-même.

Mme ALVAREZ. — Je crains que cette Liane ne
soit pas, au fond, une personne très délicate.

GASTON. — Pas très... Quand je pense à ce
rang que je lui avais donné. La perle du centre
était comme mon pouce !

Mme ALVAREZ. — Vous faites les choses en
homme qui sait vivre. Vous avez le beau rôle,
Gaston !

GASTON. — J'ai le rôle du cocu, oui...

Un silence.

Mme ALVAREZ. — A part ça, Gaston, vous
avez de beaux projets pour la Fête des Fleurs ?
Vous comptez, une fois encore, nous éblouir ?

GASTON. — Fichtre non ! Je vais profiter de
mes malheurs pour faire des économies de
roses rouges, cette année.

Mme ALVAREZ. — Oh ! Gaston, vous n'allez
pas faire ça ! Sans vous, le défilé aurait l'air
en deuil.

GASTON. — Il aura l'air de ce qu'il voudra !

Mme ALVAREZ. — Vous laisseriez la bannière
brodée à des Valérie Chéniaguine ? Ah !
Gaston, on ne verra pas ça !

GASTON. — On le verra ! *(Regardant la
pendule :)* Bon D... ! Moi qui ai un rendez-vous
au Jockey !

Mme ALVAREZ, *se levant.* — Alors, allez,
Gaston. Et un conseil, en passant, voyez le
plus de jeunesses possible.

GASTON, *allant à elle.* — C'était bien mon intention. Merci, Mamita.

Il lui baise la main.

GIGI, *entrant toute essoufflée.* — Oui ! Quand j'ai vu que l'automobile de Tonton était encore là, j'ai cavalé... Oh ! mais vous avez déjeuné en tête à tête ?

Mme ALVAREZ. — Gaston a eu la bonté de nous faire chercher un pâté de faisan chez Potel et Chabot, par la concierge.

GIGI. — Tonton, vous avez encore le temps qu'on fasse un piquet ?

GASTON. — Euh... euh... Il y a des gens qui m'attendent au Cercle.

GIGI. — Ça leur fait du bien d'attendre. Ça les occupe.

Mme ALVAREZ. — Gigi, tu es indiscrète.

GIGI. — Allez, allez, Tonton !

GASTON. — Oui, mais alors, pas plus d'un jeu ?

GIGI, *entraînant Gaston.* — Chic, j'attrape les cartes !

Mme ALVAREZ. — Et comment as-tu trouvé tante Alicia ?

GIGI, *commençant un récit.* — Au début, elle avait sa migraine...

Mme ALVAREZ. — Comme si jamais elle avait eu une migraine de sa vie entière.

GIGI, *préparant les cartes.* — Ensuite, elle a changé d'idée et a décidé que je grandissais, que j'avais passé l'âge du corset-brassière, que je dois me tenir au courant et savoir ce que c'est qu'un carat, et ne pas m'en laisser mettre plein la vue par le chic des actrices. « C'est bien simple, qu'elle me dit : de toutes les robes que tu vois sur la scène, il n'y en a pas une sur vingt qui ne serait ridicule au pesage. » Enfin, j'en ai la tête qui éclate.

GASTON. — Je comprends ça.

GIGI, *découvrant que la boîte à réglisses est vide.* — Qui est-ce qui m'a mangé tous mes réglisses ? Ah ! Tonton, ça ne va pas aller, nous deux. Vous me les remplacerez, au moins ?

Mme ALVAREZ. — Gilberte ! de la tenue ! Descends tes genoux. Tu crois que Gaston a le temps de s'occuper de tes réglisses.

GASTON. — Je pars pour la Suisse demain, et je lui envoie une boîte tout de suite après.

GIGI. — Pas de blague, hein ? *(Se tournant vers Mme Alvarez, sur sa chaise :)* Ah ! et puis, une nouvelle sensationnelle ! Je vais avoir une robe de chez Béchoff-David !

Mme ALVAREZ. — De chez Béchoff-David ?

GIGI. — Une, spécialement pour jouer aux cartes avec Tonton. C'est tante Alicia qui l'a dit.

Mme ALVAREZ, *pensive et commençant à se demander si Alicia n'a pas un plan.* — Ah ! vraiment ?

GIGI. — C'est ça qui sera chic, pas ?

GASTON, *ironique.* — Je crois bien.

GIGI, *se penchant sur la table, alors que ses jambes sont restées sur le côté de la chaise.* — Alors, partenaire, vous y êtes ?

ALVAREZ. — Gigi, tire ta jupe !

Gigi obéit.

GASTON. — Gigi, je te joue dix kilos d sucre !

GIGI. — C'est guère appétissant, votre sucr J'aime mieux les bonbons.

GASTON. — C'est la même chose. Et le suc est plus sain que les bonbons.

GIGI. — Vous dites ça, parce que c'est vo qui le fabriquez.

Mme ALVAREZ. — Gilberte, tu perds respect !

GASTON. — Laissez-la dire, Mamita. Ici, respire. Je me repose... Alors, si je perds, Gig qu'est-ce que tu veux ? Des bas de soie ?

GIGI. — Les bas de soie, ça me donne d démangeaisons. J'aimerais mieux...

Elle se penche au-dessus de la table da une attitude contemplative, en enroula une boucle de ses cheveux autour de so nez.

Mme ALVAREZ. — Gigi, ce n'est pas un ges très élégant, ce que tu fais là !

GIGI. — Ah ! *(Elle se tourne vers la tabl coupe les cartes.)* C'est à moi de donner *(Elle commence à donner les cartes.)* Je sais J'aimerais mieux... Mais ça coûte cher !

GASTON, *ramassant ses cartes.* — Allez, ta pis, vas-y !

GIGI, *continuant à donner.* — J'aimera mieux un corset Perséphone vert-Nil, avec l jarretelles brodées en roses rococo.

Gaston siffle.

Mme ALVAREZ. — Gilberte !

GIGI, *nouveau trait de lumière.* — Non, atte dez, ce que j'aimerais par-dessus tout, c'est u rouleau à musique.

GASTON. — Tu travailles la musique, mai tenant ?

GIGI, *ramassant et arrangeant ses cartes.* Non, mais mes camarades du cours supérie mettent leurs cahiers dans des rouleaux musique parce que ça fait « élèves du Conse vatoire ».

Mme ALVAREZ. — Gilberte, tu frises l'indi crétion !

GASTON. — Grouille, Gigi, je suis servi !

GIGI. — Et vous tombez sur un bec de ga J'ai un jeu de voleur !

Entrée d'Andrée, Le Figaro *à la main.*

ANDRÉE. — Pas possible ! C'est Gaston.

Elle va à la table. Gaston se lève, lui ser la main et, pendant ce temps-là, Gigi l saisit l'autre main dans laquelle il tie ses cartes et regarde son jeu.

GASTON. — Bonjour, Andrée !

ANDRÉE. — Asseyez-vous donc !

Il se rasseoit.

GIGI. — Qu'est-ce que ça a donc d'étonna maman, que tonton Gaston soit là ?

ANDRÉE. — Rien. C'est cette coïcidence. Sur e plateau de l'Opéra-Comique, on ne parle que de la rupture de Gaston avec Liane. *(Tousso-lement de Mme Alvarez.)* Qu'est-ce qu'il y a, maman, tu es enrhumée ?

GASTON. — Je voudrais bien qu'on me laisse un peu tranquille avec ça.

Mme ALVAREZ. — Mais, c'est très flatteur, Gaston ! Car, au point de vue potins, l'Opéra-Comique est généralement en retard d'un siècle !

GIGI. — A vous de jouer, nez de corbeau !

GASTON. — Je te demande pardon, grande araignée !

ANDRÉE. — Si seulement j'avais pu télé-phoner, maman, je ne serais pas rentrée dîner.

Mme ALVAREZ. — Et pourquoi pas ?

ANDRÉE. — J'étais invitée.

Mme ALVAREZ. — Enfin !... Quelqu'un de nouveau ? Et qui est-ce ?

ANDRÉE. — Mme Leclerc.

Mme ALVAREZ, *déçue.* — Ah... ah ! oui, la secrétaire du directeur ?

ANDRÉE. — Oui, quel dommage, hein ? J'aurais pu la travailler pour qu'elle dise à son patron qu'il me donne un meilleur rôle dans la nouvelle pièce. *(Elle passe à droite de la chaise de Gigi et regarde ses cartes :)* Vraiment, nous devrions avoir le téléphone.

GASTON. — Bonne idée ! Pourquoi pas ?

ANDRÉE, *passant derrière Gaston et regardant ses cartes.* — Maman dit qu'il faudra que nous attendions que Gigi soit assez grande pour avoir des admirateurs...

GASTON. — Vraiment ? *(A Gigi, qui vient de ramasser une levée :)* Dis donc, petite vipère, tu es en train de tricher !

GIGI. — Menteur !

ANDRÉE. — Maman dit que le téléphone n'est utile qu'aux femmes qui ont besoin de mentir à leurs amants.

Elle signale à Gigi la carte qu'il faut jouer. Gigi joue en conséquence.

Mme ALVAREZ, *pour couper court aux divagations d'Andrée.* — Ça a bien marché, ta matinée, chérie ?

ANDRÉE. — Très bien, maman. Comme d'habitude.

Elle va s'asseoir sur le canapé et commence à lire le journal.

GASTON. — Tricheuse !... Tu avais le quatrième roi dans ta manche !

GIGI. — C'est pas vrai, grande saucisse !

Elle lui donne des coups de pieds sous la table.

Mme ALVAREZ. — Mes enfants, quel vocabulaire !

ANDRÉE. — Tiens, une photographie de Liane dans *Le Figaro.*

Mme ALVAREZ, *lui lançant un regard meurtrier.* — Et pourquoi pas ? C'est un événement mondial !

ANDRÉE, *mettant le journal sous le nez de Gaston.* — Vous voulez la voir, Gaston ?

GIGI. — Comme si Tonton ne la connaissait pas !

ANDRÉE. — Je serais que de vous, Gaston, je chercherais à la vexer. Je ne prendrais certainement pas la première fille venue. Je prendrais une femme du monde.

GASTON, *incertain.* — C'est peut-être une idée.

Il retourne à ses cartes.

Mme ALVAREZ. — Andrée ! Tu veux lui faire changer son cheval borgne contre un aveugle ?

ANDRÉE. — Au théâtre, ils disaient qu'une artiste de l'Olympia aurait des chances avec vous.

GASTON. — Ah ! celle-là !

Mme ALVAREZ, *alarmée.* — Ah ? Laquelle ?

GASTON. — Une nommée La Cobra.

GIGI, *impatientée.* — A vous de jouer, grande asperge !

GASTON, *jouant une carte.* — Je le sais bien, oseille en graine !

ANDRÉE. — Il paraît qu'elle est très jolie, cette Cobra ?

GASTON, *morne.* — Ravissante.

Mme ALVAREZ. — Fais-lui confiance pour nous amener quelque chose d'original.

ANDRÉE, *posant le journal.* — Eh bien ! maman, qu'est-ce qu'il te faut comme originalité. Il paraît qu'elle fait un numéro d'acrobatie où on l'apporte sur la scène dans un panier pas plus grand que pour un fox-terrier, et elle en sort en se déroulant comme un serpent. Il paraît qu'au Jockey ils en sont tous amoureux.

Mme ALVAREZ, *se levant.* — Andrée, tu as la voix tout enrouée ! *(Allant chercher la théière sur le plateau qui est sur le poêle :)* Emporte le reste de la camomille et gargarise-toi avec.

ANDRÉE, *n'osant plus que murmurer.* — Oh ! mon Dieu ! Je ne m'en étais pas aperçue !

Mme ALVAREZ. — Tiens ! Tu en prends une grande gorgée, et tu la laisses... une heure, tu m'entends ?

Elle lui donne la théière avec une certaine violence.

ANDRÉE, *qui n'a rien compris.* — Entendu, maman.

Elle prend la théière et va vers la chambre à coucher, complètement affolée.

GASTON, *qui a un très beau jeu.* — De quoi tu m'as traité, tout à l'heure ? De nez de corbeau ?

Il joue sa carte.

GIGI. — Ce qui est dit est dit.

Elle coupe la carte maîtresse de Gaston.

GASTON. — Bougresse, tu as encore triché !

GIGI, *se levant lentement, d'un air de menace enjoué.* — Comment est-ce que vous m'avez appelée ?

Elle prend un bout du tapis de table, le jette par-dessus la tête de Gaston et le tire de sa chaise jusque par terre. Ils se battent.

GASTON. — Fais attention, tu vas renverser la table.

GIGI, *à genoux à son côté et le bourrant de coups de poings.* — Comment vous m'avez appelée ? Répétez un peu !

GASTON, *essayant de se protéger.* Gigi, c'est des manières, ça ?

GIGI. — Qui c'est qui a dit que je voulais avoir des manières ?

Mme ALVAREZ, *se levant et, plutôt satisfaite de cette scène.* — Assez, Gigi !... Gaston, vous ne devriez pas l'encourager.

GASTON. — L'encourager ? Elle me fait une peur affreuse ! Regardez dans quel état elle m'a mis !

GIGI, *toujours agenouillée au-dessus de lui.* — Et mon rouleau à musique ? Je l'ai gagné.

GASTON, *riant.* — Gigi, tu deviens vénale.

GIGI. — Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais est-ce que j'aurai mon rouleau de musique et mes réglisses, oui ou non ?

GASTON. — Ça va. Tu auras ton rouleau de musique et tes réglisses.

GIGI. — A la bonne heure ! *(Gaston se redresse et arrange ses vêtements en désordre.)* Où est-ce que vous allez dîner, Tonton ?

GASTON. — Chez Larue, je pense.

Mme Alvarez est occupée à préparer des choses, du côté du buffet.

GIGI. — Chez Larue ? Et qu'est-ce qu'ils vont vous donner à manger, chez Larue ?

GASTON. — Est-ce que je sais ? Des filets de sole aux moules, pour changer. Et une selle d'agneau aux truffes, naturellement !

GIGI. — Ici, on mange le reste du cassoulet réchauffé.

Mme ALVAREZ, *avec modestie.* — C'est simplement du cassoulet aux couennes. L'oie n'était pas abordable, cette semaine.

GASTON, *se dressant sur ses pieds.* — Je vous en ferai envoyer une, de ma propriété de *Bon-Abri.*

Mme ALVAREZ. — Merci, Gaston.

GASTON. — Ce n'est pas que le cassoulet aux couennes ne soit pas très bon aussi.

Mme ALVAREZ. — Et si vous restiez le manger avec nous ?

GASTON. — Non... Ne me tentez pas !

Mme ALVAREZ. — Vous savez que, réchauffé, il n'en est que meilleur... Ça me fait penser à aller voir s'il ne brûlerait pas, par hasard...

Elle sort.

GIGI. — Oh ! Tonton, vous avez déjeuné avec Grand'mère et jamais encore vous n'êtes resté dîner avec moi !

GASTON. — Désolé, Gigi, mais ce n'est pas possible, ce soir... Je dîne avec Feydeau.

GIGI. — Feydeau ! Qu'est-ce que c'est Feydeau ?

GASTON. — Ça ! par exemple ! Elle n connaît pas Feydeau ! Tu ne vas donc jama au théâtre ?

GIGI. — Presque jamais, Tonton.

GASTON. — Tu n'aimes pas le théâtre ?

GIGI. — Pas follement. Et Grand'mère et tan Alicia disent que le théâtre empêche de pens au sérieux de la vie... Ne dites pas à Gran mère que je vous l'ai dit.

GASTON. — J'aimerais bien savoir ce qu'ell appellent le sérieux de la vie.

GIGI. — Oh ! Je ne le sais pas par cœu tonton Gaston. Et elles ne sont pas toujou d'accord là-dessus. « Défense de lire d romans, ça donne le cafard. Défense de mett de la poudre, ça gâte le teint. Défense d porter un corset, ça gâte la taille. Défense d s'arrêter seule aux vitrines des magasin Défense de connaître les familles des cam rades de cours, surtout les pères qui vienne chercher leurs filles à la sortie des cour défense... »

GASTON. — Mais, ma pauvre Gigi, c'est p que le couvent...

Entrée de Mme Alvarez.

Mme ALVAREZ. — Il sera « esquis » ! Gasto si vous avez des regrets...

GASTON. — Non, vraiment, il faut que me sauve... Au revoir, Mamita.

Mme ALVAREZ. — Au revoir, Gaston !

GASTON. — Au revoir, Gigi !

Il va pour sortir.

GIGI, *sautant sur ses pieds, elle va à Gaston le ramène.* — Un moment, Tonton. V cheveux se sont mis en pagaille, dans bagarre... *(Elle essaie de lui remettre s cheveux en place, puis se mouille les paum avec la langue et lui aplatit les cheveux de s mains.)* Là !... C'est mieux comme ça ! votre cravate... *(Elle lui lève le menton arrange la cravate.)* Là...

Pendant un moment, elle regarde cravate, tandis que Gaston la dévisa tranquillement. Leurs yeux se re contrent et il y a un moment de silenc Mme Alvarez tourne lentement la tête les contemple.

GASTON, *avec un rien de timidité soudai et un petit rire.* — Euh ! Merci...

GIGI. — Qu'est-ce qu'il y a donc, Tonton

GASTON. — Mais rien !

GIGI. — Vous avez rougi !

Mme ALVAREZ, *de sa position près du buff elle vient au secours de Gaston.* — Gasto excusez-la, elle ne sait pas ce qu'elle dit.

GASTON. — Ça ne fait rien, Mamita ! *(Il à la porte, prend son chapeau, son pardess et sa canne à la patère.)* Qu'est-ce qui m'a pr de donner ce rendez-vous à ce Dion et Feydeau, je vous le demande ! *(Avec regard à Gigi :)* Ce que je peux regretter

ssoulet réchauffé, Mamita !... Allons, au voir, jusqu'à mon retour de Suisse !

Il sort.

Mme ALVAREZ ET GIGI. — Au revoir !

Mme ALVAREZ. — Et maintenant, Gigi, masse les cartes.

GIGI. — Oui, grand'mère.

Mme ALVAREZ. — Et puis, dis-moi ce qui s'est assé chez tante Alicia. Je ne te l'ai pas emandé devant Gaston, parce qu'il ne faut mais agiter des questions de famille devant n tiers. Souviens-t'en.

GIGI. — Oh ! C'est bien simple. Tante Alicia vait sa petite dentelle sur la tête en signe de igraine. Elle me dit : « Ça ne va pas. » Je i dis : « Oh ! alors, je ne veux pas te tiguer, je retourne chez nous. » Elle me dit : Repose-toi cinq minutes. — Oh ! je lui dis, ne suis pas fatiguée, je suis venue en oiture. — En voiture ? », elle me dit en levant s mains comme ça. J'avais gardé l'auto deux inutes pour la montrer à tante Alicia, tu enses. « Oui, je lui dis, la De-Dion-Bouton-uatre-places-décapotables que Tonton m'a rêtée pendant qu'il est chez nous. Il est fâché vec Liane. — Fâché avec Liane ? » qu'elle e dit. Alors, ç'a eu l'air de tout changer et le a dit qu'il était très important qu'elle me onne ma leçon et que je devenais une jeune lle, et patati et patata. Grand'mère, si tu y omprends quelque chose...

Mme ALVAREZ, *énigmatique.* — Peut-être bien, a Gigi... peut-être bien...

Silence.

GIGI. — Tu crois, grand'mère, que Tonton y ensera à me donner mes réglisses et mon ouleau...

Mme ALVAREZ. — Peut-être, mon enfant, eut-être...

GIGI. — Pourquoi dis-tu peut-être, puisqu'il promis ? Une promesse, c'est sacré, n'est-ce as, grand'mère ?

Mme ALVAREZ. — Mâtin !... Qui est-ce qui t'a nseigné ça ?

GIGI. — C'est la dame-professeur de morale, mon cours. *(Mme Alvarez soupire.)* Qu'est-ce ue tu as que tu soupires, grand'mère ?

Mme ALVAREZ. — Je pense que l'éducation des unes filles ne doit pas être toujours com-ode.

GIGI. — Alors, grand'mère, qu'est-ce que tu ois, pour mon rouleau ? Tonton me le doit, as ?

Mme ALVAREZ. — Oui, il te le doit. Tu l'auras eut-être tout de même... Qu'est-ce que tu ches là, au lieu de laver tes asperges ?

GIGI. — J'y vais, grand'mère.

Andrée est entrée, tenant le verre de camomille avec lequel elle s'est gargarisée.

Mme ALVAREZ. — Et pense à mettre mes gants de caoutchouc ! Il est grand temps que tu commences à avoir des mains blanches et douces comme... comme Mme d'Exelmans.

GIGI, *avec doute.* — Moi, je trouve que c'est un peu tôt !

Mme ALVAREZ. — Qu'est-ce que j'entends ?

GIGI. — C'est mon idée, grand'mère. Je suis trop jeune. Des mains de velours, ça me vieillirait.

Elle sort.

Mme ALVAREZ, *à Andrée.* — Elle est drôle, quelquefois, cette gosse !... Je crois qu'elle aura de la personnalité.

ANDRÉE, *prenant* Le Figaro. — Oh ! toi, tu te fais grand'mère à vue d'œil. Tu t'emballes, tu t'emballes. Pour une bêtise que dit la petite, voilà qu'elle a de la personnalité !

Mme ALVAREZ. — Parfaitement !

ANDRÉE. — Et à quoi ça pourra-t-il bien lui servir ? Pour réussir, il n'y a qu'une chose qui compte, tu le sais bien : c'est la chance...

Mme ALVAREZ. — C'est ce que disent toutes celles qui ne réussiront jamais. Cite-m'en une seule, tu m'entends, une seule des personnes en vue, qui ne soit pas arrivée par son mérite. Tiens, prends Liane d'Exelmans.

ANDRÉE, *regardant* Le Figaro. — Celle-là, tu ne vas tout de même pas me dire qu'elle a quelque chose d'extraordinaire.

Mme ALVAREZ. — Si, elle est extraordinaire. La preuve, c'est qu'elle a une renommée pareille.

ANDRÉE. — Et, d'après toi, qu'est-ce qui a fait sa renommée ?

Mme ALVAREZ. — Tout. Son mystère, ses hardiesses, ses robes ratées qui lui font plus de publicité que ses robes réussies... Le mépris qu'elle fait semblant de ressentir pour les hommes. Elle n'a pas sa pareille, mon petit !

ANDRÉE. — On peut dire que ce n'est pas simple... Je ne vois pas notre pauvre Gigi dans ce rôle-là...

Mme ALVAREZ, *sibylline.* — Ne te mêle donc pas de deviner ce qui peut échoir ou ne pas échoir à Gigi ! La destinée de Gigi, elle est entre les mains des dieux.

ANDRÉE, *effarée.* — Des dieux ! Tu ne vas pas un peu fort, maman ?

Mme ALVAREZ. — Jamais trop. Je sens venir des jours qui t'étonneront... Et la preuve, c'est que, demain, je fais poser le téléphone...

RIDEAU.

ACTE II

TABLEAU I

Chez Mme Alvarez. Au lever du rideau, on entend la sonnerie du téléphone nouvellement installé... Andrée sort de sa chambre. Elle est en peignoir et savates. Elle a un rôle à la main. Visiblement déconcertée, elle va à la porte d'entrée, écoute le réveil, comprend enfin qu'il s'agit du téléphone.

ANDRÉE, *peu familiarisée avec l'écouteur.* — Allô !... Allô !... Qui ça ?... Comment, c'est vous, Gaston ? Je ne reconnaissais pas votre voix... Mais c'est Andrée, voyons... Vous êtes déjà revenu de Suisse ?... Les journaux disaient que vous étiez parti pour trois semaines... *(On entend la sonnette d'entrée.)* Attendez-moi un instant, Gaston, c'est le téléphone... Ah ! ben non, c'est vrai... alors, ça doit être la sonnette d'entrée. *(Elle pose avec soin le récepteur sur le dos du fauteuil et court à la porte qu'elle ouvre.)* Ah ! c'est vous, Victor ?

VICTOR. — En personne, madame.

ANDRÉE. — Eh bien ! entrez. *(Victor entre avec un panier contenant deux bouteilles et quatre demis de champagne qu'il dépose sur la chaise.)* Posez ça là ! Je suis au téléphone avec M. Lachaille. *(Elle retourne au téléphone.)* Allô... oui... Gaston, je suis revenue... Non, maman est allée chercher Gigi à l'école... Elle ne lui laisse plus faire un pas dehors toute seule. Je vous demande un peu ! Je les attends d'un moment à l'autre... C'est ça, venez le plus vite possible... Voulez-vous que je mette la bouilloire sur le feu pour la camomille... A moins que vous ne préfériez le champagne... *(Importante :)* Oui, mon cher, du champagne.. C'est Alicia qui l'envoie... Elle s'est mise à gâter Gigi, figurez-vous... D'ailleurs, vous la gâtez tous... Mais oui, vous aussi... Ce rouleau de musique en cuir de Russie avec ses fermoirs en vermeil... on n'a jamais vu ça... Gigi n'est qu'une gosse, et encore pas très avancée pour son âge... Alors c'est ça, venez, Gaston, on vous attend.

Elle raccroche.

VICTOR, *qui aimerait bien bavarder.* — Oui, tout le monde en parle, de ce rouleau à musique dans le quartier.

ANDRÉE. — Comment savez-vous ce qui se passe dans notre quartier ?

VICTOR. — J'y suis tout le temps en ce moment, madame... à trimballer de la vaisselle, de l'argenterie, du foie gras...

ANDRÉE. — Oui, ma tante a une crise de gentillesse.

VICTOR, *insinuant.* — M'est avis qu'elle d avoir sa petite idée !

Coup de sonnette. Gigi entre, portant fameux rouleau à musique en cuir Russie, avec fermoir en vermeil.

GIGI. — Bonjour, maman. Bonjour, Victor

VICTOR. — Bonjour, mademoiselle Gigi ! J apporté du champagne pour aller avec le f gras.

GIGI, *distraitement.* — Bravo, Victor !

VICTOR. — Personnellement, avec le f gras, je préfère un petit Beaujolais, m chacun ses goûts, pas vrai ?... Mademoise n'a rien à faire dire à sa tante ?

GIGI. — Non, je ne vois pas... Merci, Vict

ANDRÉE. — Vous pouvez lui dire q M. Lachaille est de retour.

GIGI. — Tonton est revenu ?... Mais dep quand ?

ANDRÉE. — On vient de se téléphoner, nc deux... Et il s'amène ici en vitesse.

GIGI. — Oui, oui. N'oubliez pas, Victor, le dire à tante...

VICTOR. — Je n'oublierai pas, mademoisel mais elle doit déjà le savoir.

ANDRÉE. — Comment voulez-vous ?...

VICTOR, *prenant le panier et se disposant sortir.* — Oh ! elle sait toujours tou Sûrement elle a sa police.

Il sort.

ANDRÉE, *à Gigi.* — Qu'est-ce que tu as f de ta grand-mère ?

GIGI. — Elle n'avait pas fini son marc Moi, toutes ces patates, ces melons, ces poul tout nus et ces camemberts... j'en avais le co tourné !

ANDRÉE. — Tu vas aller mettre ta belle ro neuve de chez Béchoff-David, pour recev Tonton !... Ce qu'il va être épaté !

GIGI. — Oh ! je ne suis pas pressée ! *(Ap une pause :)* Comment l'as-tu trouvé, Tonto

ANDRÉE. — Tu sais, au téléphone, on ne rend pas très bien compte. Il n'était pas m

GIGI. — Je croyais qu'il ne devait rent que dans huit jours !

ANDRÉE. — Oh ! moi, je l'attendais d'un j à l'autre.

GIGI. — Parce que ?

ANDRÉE. — Une idée comme ça... C'est p la même raison qu'il n'arrivait pas à par et qu'il est venu faire ses adieux trois jo de suite.

GIGI. — La première fois, c'était p m'apporter le rouleau à musique qu'il m'a promis...

ANDRÉE. — Comme si le magasin ne s'en rait pas chargé !

GIGI. — Et la dernière fois, c'était pour le meux cassoulet de Grand'mère. Tonton ne uvait tout de même pas nous laisser manger utes seules l'oie qu'il nous avait envoyée de *on Abri*. Une oie de onze kilos !

ANDRÉE. — Oui, oui, tous les prétextes sont ns.

GIGI. — Mais explique-toi, maman...

ANDRÉE. — Ah ! que tu es innocente, ma tite fille... C'est clair comme de l'eau de che, voyons !... S'il est parti en Suisse, c'est ur voir si Liane d'Exelmans le suivrait... Du oment qu'il rentre plus tôt, ça prouve qu'elle t restée. Il est toujours amoureux d'elle...

GIGI. — Ah ! tu crois ?... *(Après une pause :)* oi, ça m'est égal, pourvu qu'il revienne uvent dîner comme l'autre fois. Ce qu'on a rire !

ANDRÉE. — Je sais bien, puisque j'y étais.

GIGI. — Oh ! tu n'y étais pas beaucoup, aman. Après ton troisième verre de champgne, tu n'arrêtais pas de chanter l'air des Clochettes », de *Lakmé*, et il a fallu que and'mère te conduise à ton lit.

ANDRÉE. — Je n'ai pas l'habitude du champgne et c'est tout à mon honneur, ma Gigi. *isant son rôle et chantant sur un seul ton :)* t'est-ce que tu veux, je ne suis pas douée, oi !... Ta grand'mère et tante Alicia me le pètent assez... *(Avec un peu d'amertume :)* aurait mieux valu pour toi que tu aies une aman plus brillante.

GIGI, *avec élan.* — Oh ! non, maman... rtout pas.

ANDRÉE. — Mais si, je t'assure, ça t'aurait lé à réussir. Car je suppose bien que tu as vie de réussir.

GIGI, *pensive.* — Je ne sais pas, maman... Je crois pas !

Silence.

ANDRÉE. — Comme te voilà sérieuse tout à up, ma Gigi ! Je ne t'ai rien dit qui t'ait fait la peine, au moins ?

GIGI. — Oh ! non.

Elle court l'embrasser.

ANDRÉE. — Ma petite fille, ma Gigi ! Tu aimes donc un peu ?... Tu n'as pas honte moi, toi ?

GIGI. — Oh, maman !

Elle l'embrasse et reste un moment avec la tête sur l'épaule d'Andrée. Elles se séparent. Silence. Andrée, émue et maladroite, prend son rôle et se met à chanter sur un seul ton.

Mme ALVAREZ, *entrant.* — Gigi ! Qu'est-ce que attends pour te préparer ? Gaston peut être d'un moment à l'autre.

GIGI. — Comment sais-tu ça, grand'mère ?

Mme ALVAREZ. — Par la concierge.

GIGI. — Et comment la concierge le sait-elle ?

Mme ALVAREZ. — Par Victor !... Allez, allez, au trot... Va mettre ta belle robe neuve... Et porte ça à la cuisine en passant...

GIGI. — Oui, grand'mère.

Elle va à la cuisine.

Mme ALVAREZ, *à Andrée, avec un regard sur sa mise négligée.* — Comme on voit bien, ma fille, que tu n'as pas à craindre les regards de l'homme !... La présence d'un homme, ça vous guérit une femme de porter peignoir et savates !

ANDRÉE, *chantant.* — « Non, non, non. »

Mme ALVAREZ. — Quoi, qu'est-ce que tu dis ?

ANDRÉE. — Oui, maman.

Mme ALVAREZ. — Qu'est-ce que c'est, ce champagne ?

ANDRÉE. — Envoyé par tante Alicia.

Mme ALVAREZ. — Elle est la prévoyance même.

ANDRÉE, *chantant.* — « Non, non, non »... Qu'est-ce qu'il y a, maman ? Tu as l'air préoccupé.

Mme ALVAREZ. — Il y a de quoi. Que signifie exactement ce retour anticipé ? C'est ça que je voudrais savoir.

ANDRÉE. — Moi, j'ai une idée là-dessus...

Mme ALVAREZ. — On ne te la demande pas. D'une part, je lis dans *Paris en amour* : « Une jeune et richissime Yankee ne déguise pas son penchant pour le sucre français », d'autre part, le *Gil Blas* affirmait : « Une sorte de mystère sentimental, que nous respecterons, semble environner ce départ. » Que croire ?

ANDRÉE. — Sais-tu qu'on prétend que Liane était partie pour la Suisse par le même train que Gaston ?

Mme ALVAREZ. — Où as-tu entendu cette histoire-là ?

ANDRÉE. — Au théâtre, il y a quelques jours.

Mme ALVAREZ. — Et c'est maintenant que tu m'en parles ?

ANDRÉE. — Quel intérêt ç'a-t-il, au fond ?

Mme ALVAREZ. — Pour toi, aucun, évidemment... Ah ! là, là ! Si seulement ça se passait à Paris, ce serait dans tous les journaux, mais comment savoir, là-bas..., au delà des Alpes... au bout du monde !

ANDRÉE, *chantant.* — « Non, non non »... D'ailleurs, moi je n'en crois rien... Je disais encore tout à l'heure à Gigi que si Gaston revient si tôt de Suisse, c'est pour retrouver Liane plus vite, et qu'il l'a toujours dans la peau...

Mme ALVAREZ, *se gonflant.* — Tu as dit à Gigi... *(Entrée de Gigi, toujours pas habillée. A Gigi :)* C'est là que tu en es, toi ?

GIGI. — Je me suis mise à écosser les petits pois...

Mme ALVAREZ. — Et tes mains !

GIGI. — Et puis j'ai pensé qu'il fallait peut-être mettre le champagne à rafraîchir.

Mme ALVAREZ. — Je ferai ça moi-même... Voulez-vous, oui ou non, aller vous habiller toutes les deux ?

ANDRÉE, *chantant.* — « Non, non, non. »

Mme ALVAREZ, *à Andrée.* — Veux-tu me faire

le plaisir, toi, de cesser de travailler ce rôle de trois lettres et de filer dans ta chambre ?

ANDRÉE. — Ben, si tu y tiens tant que ça !

Mme ALVAREZ. — Et pendant que j'y pense, nous nous passerons très bien, cet après-midi, de l'air des « Clochettes » de *Lakmé*.

ANDRÉE, *minaudant*. — Maman, tu sais très bien que je ne chante que lorsqu'on insiste beaucoup...

Elle va dans sa chambre.

Mme ALVAREZ, *à Gigi, qui a l'air visiblement résolu à flâner*. — A nous deux, maintenant... Est-ce que tu perds la tête ? *(Coup de sonnette de Gaston.)* Ça y est... Voilà Tonton et tu n'es pas prête.

GIGI. — Je vais ouvrir, grand'mère !

Mme ALVAREZ. — Je te défends de te montrer comme ça...

GIGI. — Je t'en prie, grand'mère. Dès que j'aurai dit bonjour à Tonton, je te laisserai seule avec lui et je reviendrai en grand tralala... la surprise sera bien plus grande.

Nouveau coup de sonnette de Gaston.

Mme ALVAREZ, *courant ouvrir*. — Je me demande ce qu'Alicia en penserait... *(Elle ouvre.)* Mon cher Gaston, quelle joie de vous revoir !

GASTON. — Mamita !

Il lui remet un bouquet de fleurs.

Mme ALVAREZ. — Vous avez une mine superbe. *(Elle lui prend les fleurs.)* Et des fleurs pour Gilberte ! Comme c'est gentil !

GASTON. — Mais elles sont pour vous, Mamita ! *(Apercevant Gigi :)* Tu es là, ma Gigi ?

GIGI, *courant l'embrasser*. — Tonton, Tonton.

GASTON. — Ah ! que c'est bon de se retrouver ici !

Mme ALVAREZ. — Gaston, un verre de champagne ?

GASTON. — Pas tout de suite, Mamita !

Mme ALVAREZ. — D'ailleurs, il ne serait pas frais ! Je vais le mettre à rafraîchir sous le robinet !

Elle va à la cuisine avec une ou deux bouteilles de champagne et le bouquet de fleurs.

GASTON, *à Gigi*. — Et mes réglisses ? Il n'y a plus de réglisses ? Tu n'as pas mangé mes vingt boîtes depuis mon départ, j'espère ?

GIGI. — Les réglisses ? Ils sont dans l'étui à cigarettes que je vous ai gagné le jour du cassoulet.

Elle se lève pour aller chercher l'étui qui est dans le rouleau à musique.

GASTON. — Que tu m'as gagné en trichant !

GIGI. — En trichant ?... En vous empêchant de tricher, oui !

Elle tire du rouleau un étui en or et incrustations.

GASTON. — Mais pourquoi mets-tu tes réglisses là dedans ?

GIGI. — Pour les emporter à l'école, tiens ! Je fais passer l'étui de place en place, nég gemment, comme si un étui en or incrusté pierres précieuses, c'était la moindre choses, un objet d'usage quotidien.

GASTON. — Poseuse !

GIGI. — Mais là où je fais sensation, Tonto c'est quand je raconte que j'ai gagné ce mach à M. Lachaille, le joueur bien connu, la terre des casinos.

GASTON, *indigné*. — Comment, tu me f passer pour joueur ?

GIGI. — Pour un pilier de tripot, Tonton

GASTON. — Mais ce n'est pas vrai, Gigi. ne mets jamais les pieds dans une salle de je

GIGI. — Je le sais, Tonton, mais au co on est toutes tellement menteuses qu'il f bien forcer la note un peu. La simple véri ça n'épate personne. Mais alors, personne...

Gaston rit aux éclats et Gigi aussi. Ils cesseront de rire aux larmes jusqu'à fin de la scène.

GASTON. — Ah ! tu me feras mourir de ri

GIGI, *à travers ses rires*. — Ah ! et puis q je vous raconte, Tonton... Avant-hier, il y av examen d'écrit... J'ai tout copié sur ma voisi de gauche...

GASTON, *se tordant*. — Dieu que c'est drôl

GIGI, *toujours riant*. — Oui, et elle, elle av tout copié sur sa voisine au banc devant ell

GASTON. — Arrête, Gigi, je n'en peux plu

GIGI, *même jeu*. — Mais comme elle myope... elle avait tout lu de travers.

GASTON. — Gigi, je t'en supplie...

GIGI. — Et on a eu zéro toutes les deux...

De rire, elle laisse tomber sa tête sur genoux de Gaston, cheveux épars. Ent de Mamita, avec les fleurs dans un va qu'elle va poser sur la cheminée.

Mme ALVAREZ. — Eh bien ! on ne s'enn pas ici.

GASTON, *riant toujours et désignant Gigi*. Ah ! Mamita, mon meilleur copain, le voil

Mme ALVAREZ. — Gigi, c'est une tenue, ça

GIGI, *se levant, un peu gênée*. — Ah ! qu'on a ri.

Mme ALVAREZ. — Va donc dans ta chambr

GASTON, *avec reproche*. — Mamita !... est si bien !

GIGI. — C'est pour une surprise, Tonton

GASTON. — Une surprise ?

GIGI. — Oui, je vais aller mettre, pour v la montrer, ma robe de chez Béchoff-David.

GASTON. — Si c'est pour moi, ce n' vraiment pas la peine !

GIGI. — Elle a un col, Tonton, mais al un col !... En véritable imitation de Ven avec des baleines qui me montent jusq derrière l'oreille !

Mme ALVAREZ. — Ça ne va plus être surprise du tout, Gigi !

GIGI. — Et ma taille, quand vous verrez taille !... Une vraie taille, Tonton, serrée, ser dans un ruban de gros-grain avec une énor boucle d'argent... et puis j'ai des manche gigot... et puis la robe est blanche et bleue

e touche presque par terre, avec les petits ants en taffetas qui font « hui-hui-hui » mme une fontaine... six petits volants !

GASTON. — Six, ce n'est pas rien. Pourquoi ?

GIGI. — Pour que je sache quoi faire avec s mains, a dit tante Alicia. *(Se dirigeant rs la porte :)* Tonton, vous allez voir pparaître... *(Avec emphase :)* une princesse légende...

GASTON. — Je me méfie beaucoup !

Elle sort.

Mme ALVAREZ. — Alors, Gaston ! C'est bon de us savoir de retour ! Et que c'est gentil de nir nous voir aussitôt.

GASTON. — Mais je suis là depuis jeudi rnier.

Mme ALVAREZ. — Vraiment ! Et c'est jourd'hui que...

GASTON. — J'étais occupé, Mamita. J'ai ofité de vos conseils et j'ai vu pas mal de as. Je ne me savais pas tant d'amis. Ni mies. Elles sont jolies, cette année !

Mme ALVAREZ, *inquiète.* — Ah !...

Elle s'assoit sur le canapé.

GASTON. — J'ai déjà donné une fête à tout sser au Pré-Catelan.

Mme ALVAREZ. — Mais le Pré-Catelan n'est s ouvert !

GASTON. — Je l'ai fait ouvrir pour moi tout ul, en avance de quinze jours.

Mme ALVAREZ. — Gaston, quelle folie ! *linaudant :)* Une folie charmante, d'ailleurs. n y retrouve votre chic.

GASTON, *fat.* — Ça pouvait aller... J'avais gagé Footit et Chocolat comme intermèdes.

Mme ALVAREZ. — Non ?

GASTON. — Blanche de Castille, de l'Hippodrome, a caracolé à cheval entre les tables... *(Il fait semblant de monter à cheval.)* Un apeau blanc sur ses cheveux noirs, des umes d'autruche blanches en auréole... ouï !

Mme ALVAREZ. — Mais les journaux n'en ont s soufflé mot !

GASTON. — J'y ai mis le prix. J'ai fait savoir *Gil Blas* que s'ils avaient le malheur d'en rler je leur retirais ma subvention.

Mme ALVAREZ. — Je comprends qu'ils aient sité !

GASTON. — A Blanche de Castille, j'ai acheté e broche, Mamita... plus grosse que celle que vais donnée à Liane pour Noël !

Mme ALVAREZ. — Mais, Gaston, je ne vous ai nais vu gaspiller l'argent de cette manière-là.

GASTON. — Oh ! ben... on ne vit qu'une fois !

Mme ALVAREZ, *après un léger silence.* — On us a changé, Gaston !

GASTON. — Oui, quelque chose m'a changé, amita, je ne le nie pas. Je n'y comprends rien oi-même. Ça ne m'est encore jamais arrivé. suis nerveux, j'ai tout le temps envie de re des choses extraordinaires, et quand je s fais, elles m'assomment. Le mont Blanc i-même ne m'a fait aucun effet.

Andrée entre, habillée, mais simplement.

ANDRÉE. — Bonjour, Gaston.

GASTON. — Bonjour, ma chère Andrée... *(A Mme Alvarez, continuant :)* ...Pour revenir à Blanche de Castille, ça c'est une femme, Mamita !... Une allure ! un chic !

ANDRÉE. — C'est votre nouvelle conquête, Gaston ?

GASTON, *fat.* — Hé, hé !... on ne sait pas.

ANDRÉE. — Alors, ce n'est pas vrai, le bruit qui courait à Paris que Liane vous avait suivi en Suisse ?

GASTON. — Oh non ! J'étais tout seul... et mieux que ça, j'étais solitaire.

ANDRÉE. — J'en étais sûre ! Voulez-vous que je vous dise, moi, Gaston ! Ce n'est pas à Blanche de Castille que vous pensez !

Mme ALVAREZ, *craignant une gaffe.* — Allons, Andrée, Gaston est assez grand...

ANDRÉE. — Vous pensez à Liane. Vous l'avez toujours dans la peau.

GASTON, *à Mamita.* — Vous croyez, Mamita ?

Mme ALVAREZ. — N'écoutez donc pas Andrée. Elle n'y connaît rien.

ANDRÉE. — Mais vous n'avez pas encore vu Gigi, Tonton !

GASTON. — Mais si, elle était là, quand je suis arrivé !

ANDRÉE. — Comment l'avez-vous trouvée ?

GASTON. — Comme d'habitude !

ANDRÉE. — Moi, je la trouve un peu comme ci, comme ça, ces jours-ci. Tu n'as pas remarqué, maman ?

Mme ALVAREZ, *essayant de l'arrêter du regard.* — Pas particulièrement.

ANDRÉE. — D'abord, elle mange trop, cette enfant ! Si elle avait la tête aussi active que les mâchoires !

Mme ALVAREZ, *agacée.* — Laisse-la donc tranquille !

ANDRÉE. — Pour moi, elle abuse de la charcuterie... Hier soir, je lui ai dit de me souffler dans le nez... Elle sentait l'ail !... Mais alors !

Mme ALVAREZ, *de même.* — Et tu crois que ça intéresse Gaston !

ANDRÉE. — On ne m'ôtera pas de l'idée que c'est ça qui lui avait fait pousser un bouton au beau milieu du nez, l'autre semaine... Et si je ne lui avais pas dit de ne pas le pincer...

Gigi entre, venant de la chambre à coucher. Elle porte la robe de chez Béchoff-David et a, en mains, un éventail de tante Alicia. De sa manière la plus « grande dame », elle passe jusqu'au bout du canapé et fait demi-tour, cependant que Gaston, privé de parole, la contemple.

GIGI. — Eh bien ! Tonton... Quoi ! Qu'est-ce qu'il y a ?

GASTON. — Ce qu'il y a !

Il continue à regarder Gigi avec stupeur.

GIGI, *étalant le bord de sa robe.* — Oui, Tonton ! Quatre mètres vingt-cinq de tour, tel que je vous cause, et vous n'avez pas tout vu.

Je vais avoir aussi un paletot sac, comme Cléo de Mérode, deux chapeaux et des chaussures à talons Louis XV. *(Elle prend une pause et fait une révérence.)* Eh bien ! Qu'est-ce que vous pensez de moi ?

GASTON. — Je pense que tu as l'air d'un singe savant.

Mme ALVAREZ, *avec reproche.* — Gaston !

ANDRÉE. — Je suis tout à fait de votre avis, Gaston.

GASTON. — Tu vois ! Ta mère dit comme moi. Viens donc un peu par ici. *(Il prend Gigi par le bras et l'amène à la glace.)* Ce col te donne tout à fait l'air d'une poule qui a avalé trop de maïs.

GIGI, *très vexée.* — J'ai beaucoup entendu parler de vous, Tonton, mais je n'ai jamais entendu dire qu'en fait de toilette vous aviez du goût.

ANDRÉE, *intervenant.* — Non, mais, à qui crois-tu parler ?

Mme ALVAREZ, *à Andrée.* — Va dans ta chambre. Ta présence ne peut qu'envenimer les choses.

Andrée se retire en murmurant des : « C'est vrai ça, tout de même ! » Coup de sonnette. Mme Alvarez, surprise, va ouvrir.

GIGI, *agressive.* — Vous, monsieur Lachaille..

Entrée d'Alicia.

ALICIA. — Inès, ma chère !... Gaston ! Vous avez une mine superbe !

GASTON, *lui baisant la main.* — Madame...

ALICIA. — Un peu maigri, peut-être de visage, mais cela fait ressortir vos yeux de velours. Gilberte !... Une nouvelle robe ?

GIGI. — Nouvelle... Oui, tante... C'est-à-dire... Elle est nouvelle pour moi...

ALICIA. — Qu'est-ce qu'il y a, mon enfant ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

GIGI. — Tonton n'aime pas ma robe. Il dit... que j'ai l'air d'un singe savant !

Elle éclate en sanglots.

ALICIA, *la consolant.* — Là, là, ma chère.

GASTON. — Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, madame ! Je plaisantais. Calme-toi, Gigi, je t'en prie... *(Il tire de sa poche une balle en caoutchouc au bout d'une ficelle.)* Regarde ce que je t'ai apporté... J'ai acheté ça à la gare de Lucerne.

GIGI, *avec la dernière amertume, en prenant la balle.* — Comme c'est gentil à vous... C'est vraiment *trop* gentil !

Elle lui jette avec violence la balle à la tête.

GASTON, *stupéfait.* — Bon D..., la petite garce !

ALICIA. — Gilberte, est-ce comme ça qu'on t'a élevée ?

GIGI, *allant vers Gaston et le poussant.* — Un singe ?... Et vous, monsieur Lachaille, de quoi que vous croyez que vous avez l'air ?... *(Elle le pousse encore.)* Ce fameux cuisinier qui a servi le Prince de Galles a dû vous nourrir bien mal, que votre nez vous sort visage comme un concombre !

Elle lui remonte le nez.

Mme ALVAREZ. — Dans ta chambre, Gigi, tout de suite.

GIGI, *avec colère et courant vers sa chamb* Je ne demande que ça, grand'mère.

Elle sort.

GASTON, *secouant sa tête comme si elle a été disloquée.* — Eh bien ! Mamita, je vous f mon compliment.

Il va vers la porte, se cogne dans u chaise et sort avec ce qui lui reste dignité.

ALICIA. — Pour l'amour du ciel, qu'est qui lui arrive, à cette enfant ?

Mme ALVAREZ, *haussant les épaules.* — Je sais pas.

ALICIA. — Où a-t-elle pris ces manières ?

Mme ALVAREZ. — Et Gaston ? Tu trouves q c'est des manières de sortir comme il l'a fai Dans un état... dans un état...

ALICIA. — Dans un état de courir tout dr chez Liane !

Mme ALVAREZ. — Mais non, pourquoi veux qu'il retourne chez Liane !

ALICIA. — Moi, je ne veux rien.

Mme ALVAREZ. — Et comment se fait-il que sois venue, Alicia ?

ALICIA, *tirant un papier de son manchon.* Mlle Liane d'Exelmans s'est suicidée. Ça c une situation nouvelle.

Mme ALVAREZ. — Elle est morte ?

ALICIA. — Penses-tu ! Ce n'est pas u novice ! Elle connaît son affaire !

Mme ALVAREZ. — Qu'est-ce qu'elle a pris ?

ALICIA. — Du laudanum, voyons. Com d'habitude. Ecoute ce que je viens de découp dans le journal du soir ! « Sans pouv répondre encore des jours de la belle dés pérée, les docteurs Morène et Pelledoux, q ne quittent pas son chevet, ont émis diagnostic rassurant... »

Mme ALVAREZ. — Mon diagnostic, à moi, c' que Mme d'Exelmans, à ce jeu-là, finira par détérorier l'estomac.

ALICIA. — Aussi, ce n'est pas elle qui intéressante, c'est le fils Lachaille. C'est première fois que ça lui arrive... Il a Gentiane des Cévennes, qui lui a volé papiers, et puis cette étrangère, qui voulait faire épouser de force, mais Liane est première suicidée. Il va crever d'orgueil, penses ! Et c'est le moment que Gilberte choi pour insulter cet homme-là !

Mme ALVAREZ. — Eh bien ! Alicia, je co mence à croire que notre projet de lancer G ne va pas être une plaisanterie.

ALICIA. — Je le sais bien. C'est pourquoi propose que Gilberte vienne pendant quelq temps vivre chez moi. Il lui faut mainten un milieu élégant.

Mme ALVAREZ. — Oh non ! Alicia.

ICIA. — Et pourquoi pas ? Ma maison n'est digne ?

me ALVAREZ. — Il ne s'agit pas de ta dignité. Gigi est tellement habituée à notre ière de vivre, toute simple...

ICIA. — Et tu veux qu'elle continue à vivre pour qu'elle épouse l'employé du gaz ou ls du crémier ?

me ALVAREZ. — Et puis, ta maison est coup plus loin de son école !

ICIA. — Son école, à présent, c'est moi.

me ALVAREZ, *résignée.* — Tu as proba- ent raison, comme toujours.

ICIA. — Alors, tu n'as qu'à lui rassembler ques petites affaires, je les ferai prendre ain.

me ALVAREZ, *morne.* — Bon !

ICIA. — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

me ALVAREZ, *avec un regard à la porte de hambre à coucher.* — Rien... Je ne sais pas ment je vais pouvoir vivre ici sans ma te Gigi...

ICIA, *plus doucement.* — Il faudra bien tu te passes d'elle un jour. Moi aussi, leurs.

A la porte, les trois coups de sonnette habituels de Gaston.

me ALVAREZ. — Mais c'est le coup de nette de Gaston !

Elle va ouvrir.

ICIA. — Pourvu qu'il n'ait pas acheté le nal du soir. S'il est au courant du suicide...

ASTON, *avec enjouement.* — Mamita ! C'est bête de rester sur une bouderie. Alors e m'est venue d'emmener Gigi goûter aux *ervoirs.*

ICIA. — A Versailles !

ASTON, *se tournant vers Mme Alvarez.* — Je x, Mamita ?

me ALVAREZ. — Je ne vois pas pourquoi s ne pourriez pas...

Elle s'interrompt en voyant le coup d'œil que lui lance Alicia.

ICIA. — Un instant !... En mon âme et science, Gaston, si ça n'était que pour vous, pour nous, je vous dirais : « Emmenez erte où vous voudrez, je vous la confie les x fermés. » Mais il y a les autres. Vous connu mondialement. Sortir en tête à tête vous, pour une femme, c'est...

ASTON. — Une femme ? Cette gosse de ize ans !

ICIA. — Pardon ! Seize ans passés !

ASTON. — Et vous voulez me faire croire de goûter avec moi, du coup voilà Gigi promise ? Un bout de femme de rien, une lle verte, une gosse que personne ne naît, que personne ne regarde...

ICIA. — Que personne *n'a encore* regardée, possible, Gaston. Ses vêtements de jeune peuvent la faire paraître un singe savant s yeux, mais si elle faisait son entrée avec aux *Réservoirs*, elle ne serait pas seu- ent remarquée, mais encore admirée.

GASTON. — Bon... Alors, accompagnez-nous, madame !

ALICIA. — Moi ? Les gens seraient capables de dire que je jette la petite sur le marché ?

Mme ALVAREZ. — Comme une pouliche !

ALICIA. — Non, Gaston, avant que Gilberte n'entre dans un monde dont elle sera l'ornement exceptionnel, nous ferons notre possible pour la remettre à un homme qui saura dire : « Je me charge d'elle et j'assure son sort. »

GASTON. — Mais, madame...

ALICIA. — Je suis sûre que vous m'avez comprise. *(Lui tendant la main :)* Et maintenant, il faut que vous m'excusiez.

Mme ALVAREZ. — Je vais appeler Gilberte. Gigi ! Viens dire au revoir à ta tante...

VOIX DE GIGI. — Qu'est-ce qu'il y a ? *(Elle entre, ayant remis son vieux costume. A Gaston :)* Tiens, vous voilà revenu ?

GASTON. — Oui, Gigi, je t'expliquerai.

ALICIA. — Sois contente, Gigi, tu vas venir habiter avec moi.

GIGI, *criant.* — Moi ?

ALICIA. — Oui, pour un bout de temps... Au revoir, Gaston !

GASTON. — Madame !

ALICIA. — Au revoir, Inès ! *(A Gaston :)* Venez donc me voir un jour, mon cher. Vous serez toujours le bienvenu. Chez moi, je pourrai veiller sur Gilberte comme je l'entends...

Elle sort.

GIGI. — Grand'mère ! Ce n'est pas vrai que tu m'envoies chez tante Alicia ? Je ne veux pas quitter d'ici, grand'mère !

Mme ALVAREZ. — Chut ! Chut ! Nous reparlerons de ça tout à l'heure.

GASTON, *regardant Gigi et allant vers elle.* — Gigi, tu ne m'en veux pas ?

GIGI, *simplement.* — Je ne vais tout de même pas vous en vouloir toute la vie !

GASTON. — Bon, Mamita ! Maintenant que tout est comme avant, pourquoi n'emmènerais-je pas Gigi ?

GIGI, *fébrile.* — Où ça ? Où ça ?

GASTON. — Aux *Réservoirs*, pour goûter.

GIGI. — Chic, je peux, grand'mère ?

Mme ALVAREZ. — Non, Gilberte.

GIGI. — Mais pourquoi pas ?

GASTON. — Vous savez, elle n'aurait pas besoin de le dire à sa tante...

GIGI, *suppliante.* — S'il te plaît, grand'mère !

Mme ALVAREZ. — Non, ma chérie ! Va à la cuisine et mets la bouilloire sur le feu.

GIGI, *morne.* — Bien, grand'mère.

Elle va à la cuisine.

Mme ALVAREZ. — Je déteste avoir l'air de mettre des bâtons dans les roues, Gaston. Mais vous devez comprendre ma position. Alicia a raison.

GASTON, *tout en prenant machinalement la coupure de journal annonçant le suicide de Liane.* — Non, j'avoue que je ne vois pas très

bien ce que vous trouvez toutes deux de dramatique dans... *(Lisant, et avec une certaine émotion :)* Liane ? *(Plus bas :)* Liane ?

Mme ALVAREZ, *désignant le journal.* — Quel chiqué, ce suicide ! Vous l'avez échappée belle, avec une femme pareille !

GASTON, *visiblement préoccupé.* — Excusez-moi, Mamita, mais il faut que je m'en aille...

Mme ALVAREZ. — Je vais appeler Gigi pour vous dire au revoir.

GASTON, *toujours l'air absent.* — Oh ! pas la peine.

Mme ALVAREZ. — On vous voit demain, Gaston ?

GASTON. — Pas sûr, Mamita ! Il se pourrait bien que je sois trop occupé ces temps-ci...

Il sort. De la cuisine, on entend le bruit de la bouilloire qui s'écrase au sol.

Mme ALVAREZ. — Ah ! *(Allant à la cuisine :)* Qu'est-ce qui est cassé ?

VOIX DE GIGI, *altérée.* — C'est moi, grand-mère, j'ai laissé tomber la bouilloire.

Mme ALVAREZ. — Mais tu n'es pas blessée, au moins ?

GIGI, *entrant.* — Non, grand'mère. C'est que j'étais un peu énervée.

Mme ALVAREZ. — Tu écoutais à la porte ?

GIGI. — Non, grand'mère.

Mme ALVAREZ. — Si. Tu écoutais à la porte. C'est le moyen d'entendre de travers et d'interpréter mal les paroles... C'est l'heure que tu frottes les pommes de terre nouvelles dans un torchon. Mais avant tu ferais mieux de te laver les yeux à l'eau froide, puisque tu as été assez sotte pour pleurer.

GIGI. — Grand'mère...

Mme ALVAREZ. — Quoi ?

GIGI. — Qu'est-ce que ça te faisait de me laisser sortir avec tonton Gaston ?

Mme ALVAREZ. — Silence ! Si tu ne comprends rien à rien, au moins laisse raisonner les personnes qui sont capables de raisonnement...

RIDEAU

TABLEAU II

Chez tante Alicia. Alicia porte un autre et très riche négligé. Elle est au téléphone.

ALICIA. — Allô, allô, c'est toi, Inès ?... Allô, allô... *(Entrée de Mme Alvarez.)* Comment, c'est toi ?... Il était convenu que je te téléphonerais..

Mme ALVAREZ. — Que veux-tu ? Moi, je ne m'habitue pas à cet instrument. On passe son temps à dire : « Allô, allô, ne coupez pas, mademoiselle », et quand on a enfin compris ce que l'autre veut dire, il a raccroché...

ALICIA. — Dis plutôt que tu n'y tenais plus. Et pourtant ce n'est pas le moment. Notre petit numéro ne cherche qu'une chose, c'est quelqu'un qui veuille bien la plaindre. Alors, moins tu te montreras, et mieux ça vaudra.

Mme ALVAREZ. — Pauvre petit crabe !

ALICIA. — En attendant, récapitulons. Il revenu le lendemain, et il t'a bien dit po commencer : « Elle sera gâtée comme... »

Mme ALVAREZ. — Comme aucune femme l'a été...

ALICIA. — Oui, mais ça, c'est une par vague comme tous les hommes en disent. M je suis pour les précisions.

Mme ALVAREZ. — Elles n'ont pas manq Alicia. Puisqu'il a dit qu'il voulait garan Gigi contre tous les ennuis et même con lui-même par une assurance... qu'il était peu comme son parrain.

ALICIA. — Oui, oui... Pas mal, pas mal... vague, toujours du vague. Et puis ?

Mme ALVAREZ. — Et puis, il a ajouté : « ne veux rien brusquer. Je suis avant tout grand ami de Gigi. Je lui donnerai tout temps de s'habituer à moi... » Il en avait larmes aux yeux. Enfin, un gentilhomme. véritable gentilhomme...

ALICIA. — Oui, oui... Un gentilhomme un p vague... Heureusement que je suis là... Figu toi que j'ai convoqué Lachaille ici, chez mo quatre heures...

Mme ALVAREZ. — Pas possible ! Qu'est-ce q tu vas lui demander ?

ALICIA. — Je ne lui demanderai pas la lu parce qu'il ne me la donnerait pas. No parlerons biens terrestres.

Mme ALVAREZ. — Gaston est peut-ê regardant, mais je suis certaine qu'au fond est généreux.

ALICIA. — Il est comme tous les homm Pour qu'ils les lâchent, il faut qu'on leur to un peu le poignet.

Mme ALVAREZ. — Et la petite... Alicia ?... lui as parlé à la petite ?... Pauvre chou...

ALICIA. — J'ai parlé au pauvre chou com je le devais... Ce n'était plus le moment de traiter comme une enfant à qui on cache gâteaux.

Mme ALVAREZ. — Et qu'est-ce qu'elle a di

ALICIA. — Elle n'a réagi ni dans un sens dans un autre. Pas de cris de joie, pas larmes d'émotion. Tout ce que j'en tirais, c des « Oh ! oui... oh ! c'est bien gentil de part. » A la fin seulement elle a posé conditions.

Mme ALVAREZ. — Ses conditions ?

ALICIA. — Oui, hein, ce qu'il faut entend Elle a dit qu'elle répondrait elle-même propositions de M. Lachaille...

Mme ALVAREZ. — Il faut avouer que ça regarde bien un petit peu, en somme...

ALICIA. — Mais soutiens-la donc !...

Mme ALVAREZ. — Et Gaston n'a rien envoy Pas de fleurs ? Pas un bibelot ?

ALICIA. — Rien.

Mme ALVAREZ. — C'est mauvais signe, crois ?

ALICIA. — Non. Ça lui ressemble assez de plus ça ne me déplaît pas.

Mme ALVAREZ. — C'est bien à quatre he qu'il vient ?

ALICIA. — Oui, et comme il n'en est pas
n, il vaut mieux qu'il ne te rencontre pas
que, surtout, Gigi ne te rencontre pas ici.
Mme ALVAREZ. — Bon, je m'en vais. Comment
t-elle ? Elle a bonne mine ?
ALICIA. — Pas trop bonne aujourd'hui.
Mme ALVAREZ. — Pauv' petit lapin.
ALICIA, *la reconduisant.* — Allons, allons...
pleurnicheras un autre jour... Quand elle
ittera ta maison... ou qu'elle aura tout fait
er.

Sortie de Mme Alvarez.

GIGI, *entrant.* — Qu'est-ce qu'elle voulait,
and'mère, tante ?
ALICIA. — Pourquoi demandes-tu cela,
isque tu as tout entendu ?
GIGI. — Mais je n'ai pas tout compris !

Un silence. Alicia se lève et va vers Gigi.

ALICIA. — Allons, allons ! Qu'est-ce que je
ux faire pour te rendre un peu moins
mbre ?
GIGI. — Je ne suis pas sombre, tante Alicia.
ALICIA. — Mais si, ma fille... Et ça ne
vantage pas. *(Elle enlève une bague de son*
igt.) Tiens, si tu portais une de mes bagues
elque temps ? Elle porte chance, celle-là.
GIGI, *poliment.* — Elle est très jolie, tante,
is j'aime mieux ne pas la mettre.
ALICIA. — Elle est beaucoup mieux que jolie,
chère enfant. Un diamant de cette eau-là,
vaut une étoile.
GIGI. — Les bijoux te rendent poétique,
ite !
ALICIA. — Pourquoi pas, ma chère ?
GIGI. — Oh ! c'est très beau, les bijoux, bien
r... Mais quand je me sens poétique, moi,
st à propos...
ALICIA, *se tournant vers elle.* — A propos de
oi ?
GIGI. — Oh ! à propos... de fleurs... ou d'un
ysage... ou quelquefois d'une musique... *(Se*
ant :) Tante, est-ce que je peux avoir un
chet ? J'ai mal à la tête.

On frappe à la porte.

ALICIA. — Entrez !
VICTOR, *entrant.* — M. Lachaille demande à
r Madame.
ALICIA. — Faites-le entrer !
VICTOR. — Bien, madame.
ALICIA. — Ah ! et puis, Victor, vous porterez
Mlle Gilberte un cachet d'aspirine dans sa
ambre.
VICTOR. — Oui, madame.
ALICIA, *allant à Gigi et lui entourant les*
aules. — Allons, ma chérie... il faut te reposer
peu, et puis, tu mettras ta belle robe, c'est
mpris ?... Pauvre chou en mal de croissance...
-ce que tu commences à te douter de ce
est le métier de femme ?
GIGI. — Je ne sais pas, tante Alicia... Mais
voudrais ne jamais grandir.
ALICIA. — Allons, allons, tu verras, il y a
compensations. Va t'étendre un peu... Tu
sentiras mieux après. *(Elle sort avec Gigi.*
Victor introduit Gaston et sort. Alicia entre.)
Bonjour, Gaston.

GASTON. — Madame !

ALICIA. — Et maintenant, où en sommes-nous, Gaston ? Qu'est-ce qui vous pèse sur le cœur ?

GASTON. — Le poids que vous y avez mis vous-même, il y a quelques jours, madame.

ALICIA. — Moi ?

GASTON. — Il s'agit de votre petite Gilberte, madame.

ALICIA. — Non, vraiment ?

GASTON. — Oui. L'autre jour, quand vous m'avez fait comprendre que... Enfin, quand vous m'avez parlé d'un homme qui pourrait... euh... assurer l'avenir de Gigi, ça m'a donné un choc terrible.

ALICIA. — C'est très compréhensible, Gaston.

GASTON. — J'ai eu des cauchemars toute cette nuit-là... Je voyais Gigi au *Café de Paris*, en cabinet particulier avec Georges Feydeau. Je la voyais chez *Maxim's*...

ALICIA, *simple.* — Oui, ce sont des choses qui arrivent tous les jours.

GASTON. — Justement. C'est comme ça que j'aurais dû envisager les événements. Eh bien ! pas du tout, je me suis mis à me dire que Gigi s'était changée en jeune fille, et sous mon propre nez encore !

ALICIA, *simple.* — Parfaitement, Gaston. Tout le monde s'en est aperçu. Tout le monde, sauf vous.

GASTON. — Je pensais bien que ça arriverait un jour, mais qu'elle n'était encore, pour longtemps, qu'un poulain dans un pré, et voilà que je la vois brusquement sous une autre lumière... Vous ne trouvez pas que c'est affolant ?

ALICIA, *simple.* — Je trouve que ce n'est même pas inédit.

GASTON. — Eh bien !... Il faut d'abord que vous sachiez, madame... que si jamais... que je suis décidé...

ALICIA. — Vous savez, Gaston, je n'ai jamais rien compris aux chiffres. C'est peut-être pour ça qu'il me semble que vous dites des choses un peu imprécises...

GASTON. — Ne croyez pas ça, madame. Je veux garantir Gigi contre tous les ennuis et même contre moi-même. Je me considère un peu comme un... comme un parrain...

ALICIA. — Oui... oui... Gaston... c'est ce que vous avez dit à Inès...

GASTON. — Vous ne voulez pas m'aider un peu, madame ?

ALICIA. — C'est difficile. Si Gigi tient de moi, elle sera le désintéressement même. Mais, enfin, il lui faut bien, à cette enfant, un toit sur sa tête.

GASTON, *solennel.* — Madame, il faut établir, raide comme contrat, si je peux réclamer le privilège de gâter cette enfant comme... comme...

ALICIA, *un peu ironique.* — Comme aucune femme ne l'a jamais été.

GASTON. — C'est ça ! Ce sont les termes que je voulais employer. Je propose... Je propose...

ALICIA. — L'avenue du Bois.

GASTON. — Vous avez dit, madame ?

ALICIA, *avec flegme.* — J'ai dit : l'avenue du Bois.

GASTON, *interloqué.* — L'avenue du Bois ? *(Vaillamment :)* Eh bien ! va pour l'avenue du Bois.

ALICIA. — Et vous savez, Gaston, un hôtel avenue du Bois, ça n'a pas besoin d'être énorme... L'essentiel est que le personnel soit impeccable. D'abord, un intendant de tout premier ordre...

GASTON. — Oui... Vous ne trouvez pas que ça fait vieux, un intendant ? J'aimerais mieux une femme de chambre un peu mûre, comme dans les familles princières, non ?

ALICIA. — Une femme de chambre ? Trois, oui, et ça serait plutôt juste.

GASTON. — Trois ?... Oh !

ALICIA. — Les économies qu'on fait sur les domestiques sont de fausses économies... Et la question automobile, qu'est-ce que vous en faites, Gaston, de la question automobile ?

GASTON, *interloqué.* — Mais, bon D..., madame, j'en ai déjà quatre, moi.

ALICIA. — Gigi peut aussi aller à pied, Gaston... Mais ça ne vous ferait pas honneur... Et à ce propos, Gaston... au train où vous menez ces automobiles... il peut vous arriver un accident à tout moment.

GASTON. — Tout de même, madame, tout de même !

ALICIA. — Tout de même, s'il vous arrivait quelque chose, comment est-ce que vous auriez garanti l'avenir de Gilberte ?

GASTON. — Mais l'hôtel serait à son nom ; je ne suis pas un enfant, bon sang !

ALICIA. — Si vous voulez toute ma pensée, Gaston, moi qui suis l'imprévoyance même, c'est que l'avenue du Bois est bien près de sa fin. Un hôtel à Paris, ce n'est vraiment pas une garantie pour l'avenir. Les Prussiens peuvent revenir comme en 1870 !

GASTON. — Il peut aussi y avoir la fin du monde, madame.

ALICIA. — Justement, Gaston, justement. Sans une retraite à la campagne, on n'est pas, aujourd'hui, en sécurité.

GASTON. — Entendu, madame, je réserverai à Gigi un petit nid à la campagne.

ALICIA. — Vous parlez de *Bon Abri*, bien entendu ?

GASTON. — De *Bon Abri* ?... Mais *Bon Abri*, madame, a six cents hectares.

ALICIA. — Gigi s'en contentera, Gaston, elle a été élevée modestement.

GASTON. — Un moment, madame. Je commence à tout embrouiller. « Un accident d'automobile... La guerre avec les Prussiens... La fin du monde... La superficie de *Bon Abri* »... Je vous avoue que je n'y vois plus clair !

ALICIA. — Eh bien ! puisque nous n'arrivons à rien, pourquoi ne pas vous rencont demain, chez mon notaire ? Noir sur bla vous y verrez beaucoup plus clair.

GASTON. — J'ai une meilleure idée, mada Pourquoi ne viendriez-vous pas avec vo notaire chez le mien ?

ALICIA. — Chez Brehut de la Grange ?

GASTON. — Vous n'avez rien contre j'espère ?

ALICIA. — Moi ?... J'ai *fort bien* connu s père... *(Avec une nuance de regret :)* homme charmant !

GASTON. — Voulez-vous que nous prenio rendez-vous pour midi, demain ?

ALICIA. — Entendu, mon cher, à mi demain.

GASTON. — Et maintenant, madame, je per que vous consentirez à ce que je voie Gigi moment...

ALICIA. — Mais pourquoi pas, Gaston ?

GASTON, *avec un peu d'embarras.* — Gi bien entendu... est au courant ?

ALICIA. — Oui... je lui ai parlé à m couverts.

GASTON. — Pas *trop* couverts, madam j'espère...

ALICIA. — On dirait, Gaston, que c'est première fois que vous avez à vous déclare

GASTON. — Les autres fois, madame, il s'agissait pas de Gigi... Qu'est-ce qu'elle vo a répondu ?

ALICIA. — Elle m'a dit qu'elle vous donner sa réponse elle-même. Je vais vous l'appele Gigi... Gigi...

GIGI, *entrebâillant la porte de sa chambi l'air soucieux.* — Oui, tante Alicia.

ALICIA. — Viens tenir compagnie à M. L chaille. *(Gigi entre. Elle a sa vieille ro écossaise et ses bas de fil.)* Vrai, tu ne t'es p mise en frais de toilette.

GIGI. — Bonjour, tonton Gaston.

ALICIA. — Je vous laisse, le temps d'écri une lettre.

Elle sort. Gigi et Gaston restent debo assez gauchement.

GIGI. — Asseyez-vous, je vous en pr Tonton. Figurez-vous que je n'ai pas eu temps de m'habiller. Ce n'est pas comn vous ! En fait de serge bleu marine, on fait pas mieux.

GASTON. — Tu n'y connais rien, c'est de cheviotte.

GIGI. — C'est vrai, où ai-je la tête ?

GASTON, *après un silence.* — Gigi, j' quelque chose à te demander. Dis-moi quelq chose... Tu sais pourquoi je suis venu vo tante Alicia ?

GIGI. — Je sais que vous avez dit à Gran mère que vous étiez désireux de...

GASTON, *l'interrompant.* — Je le sais, ce q j'ai dit à ta Grand'mère... Ce n'est pas la pei que tu le répètes. Dis-moi seulement ce que ne veux pas. Tu peux dire aussi ce que veux... je te le donnerai...

GIGI. — Vrai ?

GASTON. — Vraiment.

GIGI. — Tonton, vous avez dit à Grand'mère e vous vouliez me faire un sort...

GASTON. — Un très beau...

GIGI. — Il sera beau si je l'aime. On m'a rné aux oreilles que je suis en retard pour on âge. Je comprends tout de même ce que rler veut dire. Me faire un sort, ça signifie e je m'en irai de chez nous. Que je m'en i avec vous et que je coucherai dans votre ...

GASTON. — Je t'en prie, Gigi...

GIGI. — Mais, Tonton, pourquoi est-ce que serais gênée pour vous en parler, puisque us n'avez pas été gêné pour en parler à and'mère et à tante Alicia ? Tante Alicia n plus n'a pas été gênée pour m'en parler. nte a voulu me faire voir tout en beau. Mais n sais plus qu'elle ne m'en a dit. Je sais très en que si vous me faites un sort, il faudra e j'aie mon portrait dans les journaux, que ille à la Fête des Fleurs et aux courses à auville. Quand nous serons fâchés, le *Gil as* et *Paris en amour* le raconteront... Quand us me laisserez en plan pour de bon, comme us avez fait quand vous avez eu assez de ntiane des Cévennes...

GASTON. — Comment, tu sais ça ? On t'a êlée à ces histoires ?

GIGI. — Je sais ce que tout le monde sait. m'a appris que vous êtes mondial. Je sais ssi que Maryse Chuquet vous a volé des tres et que vous avez porté plainte contre e. Je sais que la comtesse Pariewsky n'était s contente après vous parce que vous ne uliez pas épouser une divorcée et qu'elle us a tiré un coup de revolver...

GASTON. — Ce n'est pas de ces choses-là ue nous avons à parler ensemble, Gigi. Tout , c'est fini. C'est passé.

GIGI. — Bien sûr, Tonton, jusqu'à ce que ça commence. Ce n'est pas votre faute si vous es mondial. Mais, moi, je n'ai pas le carac- re mondial. Alors, ça ne me va pas. *(Elle lui tire ses mains.)* Tante Alicia et Grand'mère nt d'accord avec vous. Mais, comme il s'agit ut de même un peu de moi, je crois que j'ai on mot à placer. Mon mot, c'est que ça ne e va pas.

Elle se lève et arpente la pièce. On l'entend murmurer : « C'est vrai, s'pas... Non, mais tout de même, quoi !... »

GASTON. — Je voudrais savoir si tu ne nerches pas, simplement, à me cacher que je déplais... Si je te déplais, ce serait plus vite it de le dire.

GIGI. — Mais non, Tonton, vous ne me plaisez pas ! Je suis contente quand je vous is ! La preuve, c'est que je vais vous roposer quelque chose à mon tour. Vous endriez chez nous, comme d'habitude, même us souvent. Personne n'y verrait du mal, uisque vous êtes un ami de la famille. Vous 'apporteriez des réglisses, du champagne our ma fête, le dimanche on ferait un piquet monstre... Est-ce que ce n'est pas une bonne petite vie ? Une vie sans toutes ces histoires de coucher dans votre lit et que tout le monde le sache, de perdre un collier de perles, d'être toujours photographiée et sur le qui-vive...

GASTON. — Très jolie petite vie, en effet... Tu n'oublies qu'une chose, c'est que suis amoureux de toi.

GIGI. — Ah ! vous ne me l'avez jamais dit.

GASTON. — Eh bien ! je te le dis.

GIGI. — Voilà autre chose ! Mais alors, vous êtes un homme affreux. Vous êtes amoureux de moi et vous voudriez m'entraîner dans une vie où je ne me ferais que de la peine, où tout le monde potine sur tout le monde, où les journaux écrivent des méchancetés... Vous êtes amoureux de moi, et ça ne vous ferait rien de me mettre dans des aventures abominables qui finissent par des séparations, des disputes, des Sandomir, des revolvers et du lau... et du laudanum...

Elle éclate en sanglots violents.

GASTON. — Mais, écoute, Gigi...

GIGI. — Jamais, jamais, je ne vous reverrai ! Je n'aurais jamais cru ça de vous... Vous n'êtes pas un amoureux, vous êtes un mauvais homme... *(En criant :)* Allez-vous-en ! Allez-vous-en d'ici...

GASTON. — Ah ben ! ça, tu ne me le diras pas deux fois...

Il sort furieux, en oubliant son canotier.

GIGI, *après un moment, courant après lui.* — Tonton, Tonton, votre canotier ! *(Il est déjà parti.)* Victor ! Victor !

Elle reste un moment seule, assez bouleversée, le canotier à la main.

VICTOR. — Mademoiselle a appelé ?

GIGI, *reposant le canotier.* — Non, rien, Victor... Si, Victor... vous direz à ma tante que je suis retournée chez moi.

VICTOR. — Mademoiselle ne veut pas que je prévienne Madame ?...

GIGI. — Non, Victor, non, surtout pas... Dites-lui seulement que je suis partie...

Elle se sauve.

ALICIA, *entrant.* — Où est Mlle Gilberte, Victor ?

VICTOR. — Elle est partie, madame.

ALICIA. — Comment, partie ?

VICTOR. — Oui, madame. Elle a dit : « Dites à ma tante que je retourne chez nous ».

ALICIA. — Quel air avait-elle ?

VICTOR. — Sauf respect, elle ne savait plus très bien ce qu'elle faisait. Elle est partie sans son manteau.

ALICIA. — Et M. Lachaille ?

VICTOR. — Il est parti sans son canotier !

ALICIA. — En même temps que Mlle Gilberte ?

VICTOR. — Non, madame, avant. Les yeux lui sortaient de la tête ! Je crois qu'ils s'étaient disputés.

ALICIA, *atterrée.* — C'est bien, Victor, merci. *(Victor parti, elle se précipite au téléphone.)* Allô, mademoiselle, donnez-moi le 736... allô, c'est toi, Inès ?... allô, allô... mais cesse donc de dire allô tout le temps ?... allô, allô... ne coupez pas, mademoiselle... allô, allô, ce que tu es insupportable avec tes allô... allô... allô... allô...

RIDEAU

TABLEAU III

Chez Mme Alvarez. Le lendemain, trois heures. Coup de sonnette d'Alicia. Mme Alvarez va ouvrir.

ALICIA, *imitant l'essoufflement des cardiaques.* — Tes escaliers me tueront... *(Dramatique et parlant bas :)* Où est la petite ?

Mme ALVAREZ. — Quoi ?

ALICIA. — Je dis : où est la petite ?

Mme ALVAREZ. — Dans sa chambre. Tu veux la voir ?

ALICIA, *de même.* — On a le temps.

Mme ALVAREZ. — Qu'est-ce que tu dis ? Tu parles tellement bas, on croirait qu'il y a un mort dans la maison.

ALICIA. — Il y en a un... Et comment est-elle, ta petite-fille ?

Mme ALVAREZ. — Qui ça ?... Gigi ?...

ALICIA. — Tu as une autre petite-fille ?

Mme ALVAREZ. — Elle est très calme.

ALICIA. — Très calme ! Elle a fait tomber le plafond sur nos têtes et elle est très calme ! Quelle génération ! *(Avec un regard foudroyant pour sa sœur :)* Et toi qui restes là, qu'est-ce que tu comptes faire ?

Mme ALVAREZ. — Comment, ce que je compte faire ? Je ne peux pourtant pas l'attacher, cette petite ? *(Un long soupir.)* Ah ! on peut dire que je n'ai pas mérité les enfants que j'ai !

ALICIA. — Quand tu te lamenteras... Lachaille est parti de chez moi hier dans l'état d'esprit où un homme fait toutes les bêtises... Et même sans son canotier. Il est monté nu-tête dans son auto. Tout la rue a pu le voir.

Mme ALVAREZ, *horrifiée.* — Nu-tête ?

ALICIA. — On me dirait qu'à l'heure qu'il est il est fiancé ou en train de se remettre avec Liane, je n'en serais pas surprise...

Mme ALVAREZ. — A moins qu'il n'ait attrapé une insolation.

ALICIA. — Non... C'est la première chose que j'ai regardé dans les journaux ce matin.

Mme ALVAREZ, *avec emphase.* — Le moment est fatidique.

ALICIA, *énergique.* — Le moment est surtout celui d'agir.

Mme ALVAREZ. — Qu'est-ce qu'on peut faire ?... Du moment qu'elle ne veut pas ?

ALICIA. — Alors, tu crois qu'il suffit qu'une inconsciente dise non pour que moi, Alicia de Saint-Efflam, je quitte le champ de bataille ?... Jamais, tu m'entends, mes batteries n'avaient été mieux dressées... Même pas pour Khédive !

Mme ALVAREZ, *philosophe.* — Ce sera po une autre fois...

ALICIA. — Ah ! tu crois ça ? On ne ra pas impunément une occasion pareille, m'entends ?... Tu feras ce que tu voudras, m je lutterai jusqu'au bout... Qu'est-ce que tu l as dit, à cette petite punaise ?

Mme ALVAREZ. — Ah ! non, Alicia... Gigi e peut-être un peu timbrée pour certaines chos et en retard pour son âge, mais elle n'est p ce que tu dis. Une jeune fille qui a fi l'attention de M. Lachaille n'est pas une peti punaise.

ALICIA, *avec un furieux haussement d'épaul* — Bon, bon... Qu'est-ce que tu as reproché à princesse, en mettant des gants ?

Mme ALVAREZ. — Je lui ai parlé raison. Je l ai parlé famille.

ALICIA. — Et puis ?

Mme ALVAREZ. — Je lui ai fait envisager q nous étions attachées à la même corde, je l ai énuméré tout ce qu'elle pourrait réalis pour elle-même et pour nous...

ALICIA. — Et déraison, tu ne lui as pas par déraison ? Tu ne lui as pas parlé amou voyage, clair de lune, Italie ? Tu ne lui as p dit que de l'autre côté du monde la mer e phosphorescente et qu'il y a des oiseau mouches dans les fleurs et qu'on fait l'amo sous les gardénias, près d'un jet d'eau ?

Mme ALVAREZ. — Je ne pouvais pas le l dire, Alicia, puisque je n'en sais rien. Le pl loin que j'ai été c'est Cabourg et Monte-Carl

ALICIA. — Tu n'es pas capable de l'inventer

Mme ALVAREZ. — Non, Alicia.

ALICIA, *après un silence.* — Appelle-moi c oiseau. On va voir. *(Voyant entrer Andrée* Non, attends un peu.

ANDRÉE. — Bonsoir, maman.

Mme ALVAREZ, *sombre.* — Bonsoir.

ANDRÉE. — Bonsoir, tante Alicia.

ALICIA, *sombre.* — Bonsoir.

ANDRÉE. — Qu'est-ce qu'il y a ? Vous fait des têtes d'enterrement, toutes les deux.

Mme ALVAREZ. — Si tu trouves qu'il y a quoi illuminer !

ALICIA. — Inès t'a dit, je pense, que *ta* Gi a refusé Lachaille ?

ANDRÉE. — Oui.

ALICIA. — Et c'est tout ce que ça te fait ?

ANDRÉE, *indifférente.* — Ben, en un sens trouve que c'est dommage.

ALICIA. — Ah ! oui ?... *Ta* fille, ta prop fille est acculée à la misère par ta faute et...

ANDRÉE. — Par ma faute ?

ALICIA. — Certainement. Par le mauva exemple que tu lui as toujours donné !

Mme ALVAREZ. — Ça, on peut le dire !

ANDRÉE. — Voilà tout d'un coup qu'elle *ma* Gigi, *ma* fille. Est-ce que vous m'av jamais consultée pour son éducation ?

Mme ALVAREZ. — Ç'aurait été du joli !

ANDRÉE. — C'est vrai, tout de même ! n'ai jamais compté, ici ! Vous avez voulu

ls Lachaille pour elle, vous ne m'en avez
ême pas soufflé mot, et maintenant que c'est
até, c'est moi qui prends !

ALICIA. — Je voudrais bien savoir ce que tu
urais inventé, si on t'en avait parlé !

ANDRÉE. — J'aurais inventé qu'une fille peut
tre heureuse sans être couverte de perles et
e diamants des pieds à la tête.

ALICIA, *horrifiée.* — Mais c'est une anar-
histe !

Mme ALVAREZ. — Et tu vois où ça t'a menée !

ANDRÉE. — Ça m'a menée, ça m'a menée...
st-ce ma faute si je ne suis pas douée ?... La
etite tient de moi... et voilà tout !

ALICIA. — Et voilà tout !... Ma mère à moi
'aurait laissée pour morte si je lui avait fait
n coup pareil ! Mais il n'y a plus de morale,
n'y a plus d'honneur, il n'y a plus de
amille ! Tu es une mère dénaturée !

ANDRÉE, *près de pleurer.* — S'entendre dire
a, tout de même !

Mme ALVAREZ. — Laisse-la, Alicia. Tu vois
ien qu'elle est toute bouleversée, et elle chante
e *Pêcheur de Perles*, ce soir !

ALICIA. — C'est bien les seules perles qu'elle
êchera jamais !

Mme ALVAREZ, *à Andrée.* — Si tu allais te
eposer un peu dans ta chambre ?

ALICIA, *exaspérée.* — Mais plains-la donc !...
'ailleurs, je veux voir Gigi et je n'ai pas
esoin d'elle pour cela... Je la raye du conseil
e famille !

ANDRÉE. — Pour ce que j'en ai jamais été !

Mme ALVAREZ, *à Andrée.* — Allez, va ! va !
e la pousse pas, elle est déjà dans tous ses
ats.

Andrée sort.

ALICIA, *sur un ton furieux.* — Et maintenant,
ppelle-moi l'autre phénomène.

Mme ALVAREZ. — Tu ne voudrais pas attendre
être un peu calmée. Je connais Gigi, si tu
i parles durement...

ALICIA, *même jeu.* — Je lui parlerai durement
ça me plaît ! Appelle-la !

Mme ALVAREZ, *allant à la porte de Gigi.* —
igi... Gigi...

Entrée de Gigi, les yeux battus, la bouche fiévreuse. Pour avoir moins chaud, elle a relevé ses cheveux sur ses tempes à l'aide de deux peignes qui lui tirent le coin des yeux.

ALICIA, *redevenue soudain la suavité même, respirant la rose thé épinglée près de son enton.* — Bonjour, ma Gigi...

GIGI, *avec méfiance.* — Bonjour, tante
icia...

ALICIA, *toujours suave.* — Alors, tu as fait la
échante et tu as essayé tes griffes sur
Lachaille ? Bravo ! ma petite fille. *(Regard crédule de Gigi et regard stupéfait de Mme Alvarez.)* Mais oui, bravo ! Il n'en sera
e plus heureux quand tu seras redevenue
ntille !

GIGI. — Mais je suis gentille, tante. Seu-
ment, je ne veux pas, voilà tout !

ALICIA. — Oui, oui, nous savons. Tu l'as renvoyé à sa sucrerie, c'est parfait. Mais ne l'envoie pas au diable, il serait capable d'y aller... Tu ne voudrais pas nous raconter comment ça s'est passé ?

GIGI, *après un silence, gagnée par l'émotion au souvenir de la scène, elle se met à sangloter; puis, à travers ses sanglots.* — Il a dit qu'il m'aimait !

ALICIA. — Je n'ai pas dû bien entendre !

GIGI, *répétant.* — Tonton a dit qu'il m'aimait...

Mme ALVAREZ. — Eh bien ! petite sotte, qu'est-ce que tu peux espérer de mieux ?

ALICIA. — Est-ce que tu crois qu'un homme prend une maîtresse parce qu'il la déteste ?

GIGI. — Ma tante, je comprends très bien. Il m'aime, et il n'hésite pas à me demander d'entrer dans son lit...

Mme ALVAREZ. — Tu sais, ma Gigi, que ça se passe très souvent comme ça !

GIGI. — Alors, je lui ai dit de sortir et que je ne voulais plus jamais le revoir...

Mme ALVAREZ, *consternée.* — Je n'ai vraiment pas de chance avec ma descendance !

ALICIA, *reprenant le parti de la suavité.* — En somme, ce qu'il y a, c'est que toi, tu ne l'aimes pas.

GIGI, *avec un geste enfantin des épaules.* — Si, tante, je l'aime bien.

ALICIA. — C'est ce que je dis, tu ne l'aimes pas. Remarque que je n'y vois pas de mal. Il y a des femmes qui ne tombent amoureuses qu'à trente ans, et même plus tard. En attendant, ça te laisse toute ta liberté d'esprit. Ah ! si tu avais été folle de lui, je n'aurais pas été trop rassurée. C'est un beau brun, Lachaille. Bien bâti...

Mme ALVAREZ. — Il n'y a qu'à voir ses photos de Trouville en costume de bain. Là-dessus sa réputation est faite.

ALICIA. — Oui, je t'aurais plainte, ma pauvre Gigi. Débuter par une passion... t'en aller seule à seul de l'autre côté du monde... Oublier tout, dans les bras de l'homme qui vous aime, écouter le chant de l'amour sous un éternel printemps. Bien sûr, si ces choses ne parlent pas à ton cœur, il n'y a plus rien à dire.

GIGI. — Si, il y a encore quelque chose à dire, c'est que, lorsque l'éternel printemps est fini, M. Lachaille s'en va avec une autre dame. Ou bien c'est la dame, mettons moi, qui quitte M. Lachaille, et M. Lachaille s'en va tout raconter à qui veut l'entendre. Et la dame, mettons toujours moi, n'a plus qu'à aller dans le lit d'un autre monsieur.

ALICIA. — Inès ! La voilà qui parle le langage du ruisseau...

GIGI. — Alors, je ne veux pas. Moi, je ne suis pas changeante.

ALICIA. — Idiote ! Tu mérites d'avoir un petit magasin de modes ! Allez, va, épouse un expéditionnaire.

GIGI. — Et pourquoi pas, tante ?

ALICIA. — A ton âge, j'avais autrement d'ambition. La difficulté me donnait du génie. La

partie à jouer, la victoire à remporter sur un homme en vue, la fureur de toutes ces dames...

GIGI. — Et qu'est-ce qui te reste de tout ça, tante ? Une maison remplie de haut en bas de colifichets et de bouts d'étoffe inutiles. Et tu t'embêtes tellement dans la vie que tu es obligée d'inventer des migraines pour que ça t'occupe un peu.

ALICIA. — Gilberte ! Je ne tolérerai pas un mot de plus sur ce ton-là.

Mme ALVAREZ. — Ça, je dois dire, Alicia, je n'y ai jamais beaucoup cru moi-même, à ces migraines.

GIGI, *à Mme Alvarez.* — On me traite comme une enfant, mais si tu crois, grand'mère, que je n'ai pas vu que tu étais de mèche avec tante Alicia.

Mme ALVAREZ. — J'ai voulu seulement te préserver de la pauvreté, mon enfant.

GIGI. — Et pourquoi ça ? Nous avons toujours été pauvres, toi et maman et moi... Et après ? N'empêche que Tonton lui-même, s'il veut une tasse de camomille convenable, est obligé de venir ici... *(Frissonnant soudain :)* Ah ! et puis j'en ai assez, je voudrais me coucher, j'ai froid.

Mme ALVAREZ. — Tu te sens mal ?

GIGI. — Non, grand'mère, c'est que je suis triste...

Elle appuie sa tête à l'épaule de Mme Alvarez et ferme les yeux.

Mme ALVAREZ, *maternelle.* — Tu penses bien, ma Gigi, qu'on ne va pas te tourmenter à ce point...

ALICIA, *sèchement.* — Ce qui est raté est raté. On ne va pas en parler toute la vie. Mais tu ne pourras pas nous reprocher que les conseils t'aient manqué, et les plus compétents.

GIGI. — Je sais, tante... Mais je suis triste quand même.

Mme ALVAREZ. — Et pourquoi, mon enfant ?

Gigi ne répond pas, mais une larme descend, sans la mouiller, sur la joue duvetée. Coup de sonnette brusque.

GIGI, *sursautant, d'un accent bas et passionné.* — Oh ! ça doit être lui. C'est lui... Grand'mère, je ne veux pas le voir, cache-moi, grand'mère, je ne veux pas le voir !

Mme Alvarez la conduit à sa chambre. Alicia lève sa tête fine, tend son oreille experte. C'est elle qui va ouvrir. Elle revient, suivie de Gaston.

GASTON. — Bonjour, madame. Je suis heureux de vous trouver ici. Ce que j'ai à dire à Mamita, j'aime autant que vous l'entendiez aussi... Mamita... Madame.

Mme ALVAREZ. — Nous vous écoutons, Gaston.

GASTON. — Voilà... Mamita, voulez-vous me faire l'honneur... euh... la faveur... euh... la joie infinie... de m'accorder la main de Gigi.

Mme ALVAREZ. — La main de... Gigi... Alicia...

ALICIA. — La main... *(Se reprenant aussitôt:)* Cher Gaston, c'est exactement la démarche qu j'attendais de vous.

GASTON. — Ah ! madame...

Mme ALVAREZ, *appelant.* — Gigi ! Gigi !

GIGI, *entrant, apercevant Gaston.* — Vou venez encore pour me faire de la peine...

Mme ALVAREZ. — Ah ! ça, Gigi...

GIGI, *avec autorité.* — S'il te plaît, gran mère. Une minute.

GASTON. — Gigi ! Je te demande de deven ma femme. *(Gigi garde le silence.)* Eh bien Gigi ?

GIGI, *secouant la tête.* — Je ne veux pas.

ALICIA. — Alors là, ça dépasse tout.

Mme ALVAREZ. — Il y a de quoi se jeter tête contre les murs.

GASTON. — Gigi !... Tu ne m'avais pas d que je te déplaisais à ce point.

GIGI. — Ce n'est pas parce que vous m déplaisez, Tonton... C'est parce que je vou aime... Je vous aime, Tonton... Alors, vous n devez pas m'épouser. On ne se marie pas dan notre famille.

ALICIA, *atterrée.* — Elle n'a rien compris mes leçons.

GASTON. — Ecoute, Gigi... D'abord, tu n' pas voulu de moi parce que je t'aimais.., Mai tenant, tu me refuses parce que tu m'aimes j'y perds mon latin, je t'assure.

GIGI. — Vous allez croire que j'ai voulu fai comme toutes ces autres femmes... Alors, j' honte, Tonton... j'ai honte.

GASTON. — Je te jure, ma Gigi chérie...

GIGI. — Non, ne me jurez rien... j'ai été malheureuse... Alors j'ai réfléchi que j'aima mieux être malheureuse avec vous que sa vous. Alors, Tonton, faites de moi tout ce q vous voudrez. Emmenez-moi tout de suite, vous en avez envie.

Mme ALVAREZ, *à Alicia.* — Mais fais quelq chose, Alicia, je me sens devenir folle.

ALICIA. — Laisse. Ne t'en mêle pas. Tu vois pas que ça nous dépasse...

GASTON. — Gigi ! Je veux faire de toi n femme, et je ne te veux pas autrement.

GIGI. — Mais, Tonton...

GASTON. — Il n'y a pas de « mais, Tonton Si tu refuses, tu fais de moi le plus malheure des hommes.

GIGI. — Tonton !

Elle l'étreint.

Mme ALVAREZ, *avec extase.* — Alicia !

Elle éclate en sanglots.

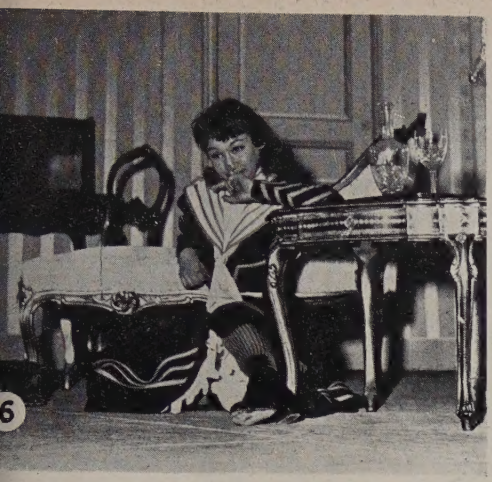
ALICIA. — Voyons, Inès, tiens-toi un peu

Mme ALVAREZ, *toujours sanglotant.* — Ce n' pas ma faute, Alicia. C'est la surprise !

ALICIA, *bonne joueuse jusqu'au bout.* Quelle surprise, ma chère ? M'as-tu vue s prise ! J'ai toujours pensé qu'avec Gigi choses se termineraient ainsi !

Mme ALVAREZ, *interloquée par tant d'im dence.* — Bien sûr, Alicia. Tu es tellement p intelligente que nous !

RIDEAU



Gigi

Gaston Gigi

GIGI. — *Il va falloir que je réponde à ses questions sans m'arrêter de manger...* (ACTE I.)

GIGI. — *Attendez, ce que j'aimerais par dessus tout, c'est un rouleau à musique.* (ACTE I.)

GASTON. — *Dis-donc, petite vipère, tu es en train de tricher !* (ACTE I.)

GASTON. — *Mais pourquoi mets-tu tes réglisses là-dedans ?* (ACTE II.)

GASTON. — *Regarde ce que je t'ai apporté... J'ai acheté ça à la gare de Lucerne.* (ACTE II.)

(*Photographies France-Illustration - Roger Boulet*)

Gaston Gigi Andrée

Gigi Gaston

Alicia Gigi Gaston

"GIGI" DEVANT LA CRITIQUE

Mme COLETTE a écrit un joli, nerveux et touchant petit roman intitulé *Gigi*. L'on en a fait, naguère, un film réussi qui lui conservait sa physionomie et où Danièle Delorme incarnait parfaitement l'héroïne de Colette.

Une femme de lettres américaine, Anita Loos, a tiré ensuite du livre de la grande Colette une pièce qui devait être assez fidèle, puisqu'à son tour, l'auteur du roman s'en est inspirée pour porter à la scène française la petite *Gigi* qui vint au monde voici plus de dix ans.

Et cette dernière métamorphose ne nous déçoit point.

Nous y trouvons la gamine à la fois ingénue et avertie, l'enfant animée de foucades, ce mélange de brusque gravité et d'élans inconsidérés, tantôt fillette, tantôt jeune fille, parfois femme, qui frôle inconsciemment le danger, qui expose son cœur tout neuf, qui joue avec des sentiments troubles et qui se révolte d'instinct devant les combinaisons louches qu'on lui propose ; pour finalement sortir, intacte, de cent manigances et marchandages.

Nous retrouvons aussi et surtout, la rigoureuse tradition du milieu où Gigi a été élevée au temps des premières automobiles. Ce code de la morale et de l'honneur si particulier, ces préjugés spéciaux, mais combien respectés par des familles dont le seul objectif était de préserver les enfants de la pauvreté et de leur assurer un avenir sérieux. Oui, nous avons retrouvé, peut-être plus encore que dans le film, le conformisme, la loi rigide qui présidaient à l'ascension des filles de ces dames... O délicate saveur de l'embourgeoisement d'une inconduite basée sur des valeurs-or !

La représentation théâtrale du petit drame de *Gigi* est ici tout à fait valable parce qu'imaginée. Chacun des tableaux contribue à la révélation psychologique des personnages.

JEAN-JACQUES GAUTIER,
dans *Le Figaro*.

UN petit chef-d'œuvre, un bibelot d'époque, mais qui passera à la postérité, un tableautin qui réunit la grâce équivoque des gravures galantes du XVIIIe siècle et la gravité « larmoyante » des compositions de Greuze, telle est *Gigi*. Il me semble que c'est la première œuvre de Mme Colette dont la scène rehausse vraiment les incomparables qualités d'analyse et de style. Tableau de mœurs rétrospectif (écrit en 1943, il peint la « belle époque »), *Gigi* est aussi une délicate peinture de la jeune fille. Hymne à la pureté qui, sous le nom péjoratif d'ingénuité, fait sourire les gens avertis, hommes et femmes du monde ou du demi-monde. Triomphe de l'amour aussi. Tous ces motifs pourraient décorer la bonbonnière *Gigi*.

GEORGES LERMINIER,
dans *Le Parisien Libéré*.

CETTE petite pièce douce-amère est digne, remarquablement, du roman d'où elle fut tirée. J'ai presque envie de dire qu'il y a encore plus de sucs en elle ; et que la rivière l'emporte sur la source. Du moins, sa richesse se voit mieux.

Est-ce une « pièce » ? L'intrigue en est si ténue... Quelques « caractères » assemblés. Voilà qui suffit bien. Une grand'mère, gâtée par une longue pauvreté, accablée par les besognes du ménage, à qui pèsent le filet à provisions, les casseroles et le seau à charbon ; une mère qui ne sait pas se « débrouiller » — ce qu'on appelle ainsi dans une certaine bohème — parce qu'elle manque un peu d'intelligence et surtout de tempérament ; la tante Alicia, courtisane arrivée, forte tête, avide, rusée, bijou pervers, très « musée de Naples », un vrai serpent corail ; un cercleux, le bon Gaston, qui cherche une femme capable de « faire chanter le vide de son cœur », ou plutôt ne la cherche pas, mais l'attend ; et enfin Gigi, adolescente, le « fruit vert » qu'on veut gâter ; c'est-à-dire qu'on veut vendre. La grand'maman, la tante. Mais Gigi a la grâce, ou je ne sais quoi de sans nom, qui ressemble à la grâce de Dieu. Gigi, pure, intacte et intouchable, préservée par miracle de toutes les contagions. Une enfant encore, par la turbulence, l'entrain, le goût du rire et du jeu ; d'un certain biais ingénue de Pailleron — l'*Etincelle* — ou gamine épineuse, à la façon des petites filles de Gyp ; mais femme déjà et du meilleur de la femme : la sûreté de l'instinct, l'orgueil, le don d'avoir honte quand il faut.

ROBERT KEMP,
dans *Le Monde*.

UN enchantement, cette soirée ! Tout s'était conjugué pour notre ravissement. Le théâtre, d'abord, avec un vieux beau nom tout flamb bant neuf à son fronton : l Théâtre des Arts, comme, à Rouen, le fameux Opéra muni cipal ; le Théâtre des Arts comme la scène des Batignolles quand M. Jacques Rouché y donna « Le Grand Soir » e « Le Carnaval des Enfants » le théâtre, avec une entrée sou terraine à double pente, un décoration rouge, violine et or des tapis, des tentures, un chaude atmosphère de luxe élé gant. Et puis, la pièce...

Dans une adroite mise en scène de M. Jean Meyer d'agréables décors et costume (manches à gigot, dentelles e falbalas) de Suzanne Lalique elle est divinement jouée pa deux extraordinaires « animaux de théâtre » : Marguerit Pierry, qui fait de la mama Inès une composition aigu comme une eau-forte et don nous avons retrouvé avec délice la voix modulée, qui tremble sombre et se ranime, et Alic Cocéa, aux toilettes ébouriffantes de chic, et qui a fait un « effet » avec chacune de se répliques, dites avec des into nations d'une savoureuse jus tesse. M. Jacques Dacqmine es tonton Gaston avec une sensi bilité, une drôlerie de bon alo et une élégance de grand style On ne peut exprimer avec plu de talent et de tact le passag d'une tendresse un peu péril leuse à un amour très pur Mme Madeleine Rousset, fine e charmante, et M. Léo Peltie sont à louanger.

Mais la sensationnelle révé lation de la soirée c'est la tout jeune Evelyne Ker. Gentilless mutine, beauté du diable, espiè glerie, cœur sur la main, tur bulence, sincérité : cette débu tante avait tout ce qu'il fallai pour être Gigi. Et elle l'a ét avec un étourdissant, un atter drissant brio. Un début qui es en même temps un triomphe c'est assez rare.

PAUL GORDEAUX,
dans *France-Soir*.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

Fondateur : GEORGES OUDAR

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 3me trimestre 1954